



# La guerre à Yverres et dans le Val d'Yverres

Par André Bourachot et Alain Senée



YERRES 

*La douceur de vivre*

*« Parce qu'un homme sans mémoire est un homme sans vie, un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir »*

Maréchal Foch

*« La mémoire, ce passé au présent »*

François Chalais

## La mémoire doit perdurer

Depuis 2014, la France commémore la Grande Guerre. Ce premier conflit mondial a terriblement ébranlé notre pays. Dans toutes les familles, on garde encore aujourd'hui le souvenir d'hommes morts au combat : des pères, des grands-pères, des oncles, qui jamais ne sont rentrés de cette guerre d'un nouveau genre, ou qui, à travers leurs lettres poignantes ou leurs récits, ont su témoigner de toute l'horreur du conflit sur le front.

Un siècle plus tard, il est important de perpétuer cette mémoire, afin de ne jamais oublier et surtout de ne pas commettre les mêmes erreurs.

André Bourachot et Alain Senée, membres de Société d'Histoire d'Yerres, ont rassemblé des documents inédits afin de faire vivre le souvenir de ce conflit, tel qu'il s'est déroulé dans le Val d'Yerres. Ce travail exceptionnel est un témoignage précieux, que vous avez la chance aujourd'hui de découvrir.

Je vous souhaite une bonne lecture et un bon voyage dans l'histoire de notre région.

Fidèlement,

**Nicolas Dupont-Aignan**  
Député-Maire de Yerres,  
Président de la Communauté d'Agglomération  
du Val d'Yerres Val de Seine.



*Nicolas Dupont-Aignan*

# La guerre à Yerres et dans le Val d'Yerres

## Sommaire

- Préface
- Paris et le Val d'Yerres
- La Fronde dans le Val d'Yerres
- Yerres au XIX<sup>e</sup> siècle
- Les invasions de 1814 et 1815 à Yerres
- La création du Camp Retranché de Paris
- La guerre de 1870
- Le blocus de Paris et l'occupation allemande dans le Val d'Yerres en 1870-1871
- L'entre-deux guerres (1870-1914)
- Les projets de défense de la vallée de l'Yerres
- La guerre 1914-1918
- Les organisations défensives du Camp Retranché de Paris
- La bataille de Verdun et la bataille de la Somme
- La vie à Yerres pendant la guerre 1914-1918
- Quelques Yerrois
- La fin de la guerre, le monument aux morts
- Liste des "Morts pour la France" d'Yerres



## Préface

Les invasions, combats, menés ou subis par la France, n'ont pas épargné notre Ville. Guerres véritables, mais plus souvent conséquences des guerres, ont marqué la Ville et ses habitants. Il suffit, par exemple, de voir notre monument aux morts pour constater que la population d'Yerres a payé un lourd tribut au premier conflit mondial.

La commémoration du centenaire de la Grande Guerre a été l'occasion à l'automne 2014 de rappeler aux Yerrois les premières séquences de l'histoire de ce conflit vécues par leurs grands-parents.

Mais cette guerre n'est pas la seule que notre ville et celles avoisinantes aient connue : la Fronde qui s'éloigne pour nous dans un très lointain passé, les invasions étrangères de la période révolutionnaire et du Premier Empire, la guerre de 1870, ont aussi contribué à façonner notre ville et à faire ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Par exemple, cette rivière d'Yerres, à la fois ligne de défense et voie de communication, a eu une importance considérable dans le déroulement des opérations liées à ces trois événements.

Ce petit opuscule a pour ambition de reprendre les thèmes abordés dans l'exposition tenue en salle André Malraux en novembre 2014 et de faire connaître à tous nos concitoyens, et tout particulièrement aux plus jeunes, ce qui est une partie de notre mémoire commune. Nous prolongerons l'exposition de 2014 en 2016 pour évoquer les grands événements de l'année 1916. Nous avons donc décidé d'ajouter quelques pages à ce document pour relater ce que furent les batailles de Verdun et de la Somme qui seront plus largement évoquées lors de l'exposition à venir de novembre 2016.

Soulignons dans cette préface l'importance de Verdun. Son nom est devenu sans conteste le symbole de la nation française réunie dans la résistance à l'envahisseur au prix des plus lourds sacrifices. Verdun et son ossuaire sont le monument aux morts de la France, dira-t-on plus tard. Evoquer Verdun, c'est un peu se recueillir devant ce monument !

*Les auteurs, André Bourachot et Alain Senée, ont rédigé ce petit document avec le concours matériel de la Municipalité (Élus, Cabinet, services Culturel, Relations publiques et Communication) et des archives personnelles mises à leur disposition par les nombreux Yerrois qui les ont accueillis lors de la préparation de l'exposition de novembre 2014 ; ils les en remercient vivement.*

*La Société d'Histoire d'Yerres, à laquelle ils appartiennent, vous souhaite bonne lecture et vous donne rendez-vous sur son site Internet : <http://shyerres.free.fr/> qui vous fera connaître au fil du temps la passionnante et riche histoire de votre ville et de votre région.*

## Paris et le Val d'Yerres

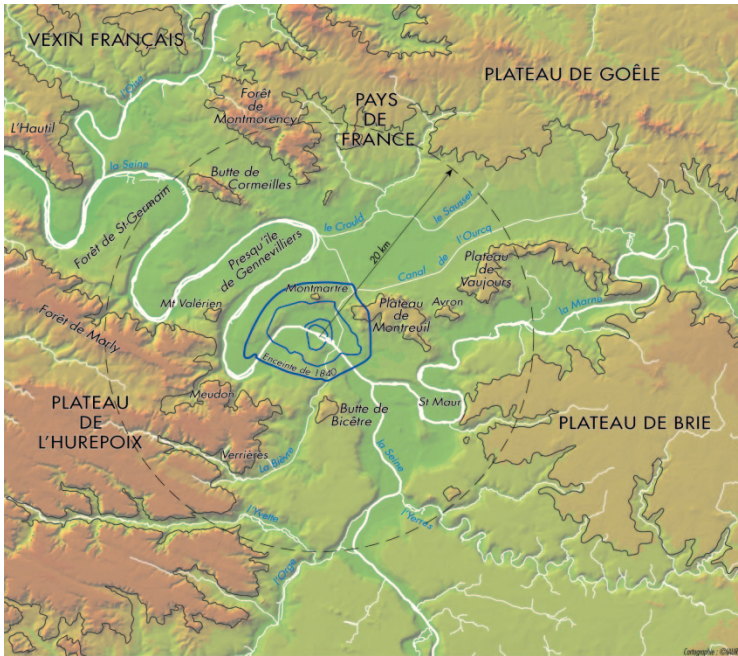
Paris a toujours été l'objectif des armées assaillantes. Un coup d'œil sur une carte topographique montre que des armées venant du Nord et de l'Est, provenances traditionnelles des invasions, convergent vers Paris par les vallées de l'Oise, de la Seine et de la Marne, ces deux dernières délimitant ce que les géographes appellent le plateau de Brie sur lequel se trouve Yerres et la rivière qui l'arrose.

Paris est dans une cuvette dont les bords, peu élevés, commandent le fond. Au fil du temps, les armes devenant de plus en plus meurtrières à des distances de plus en plus grandes, les combats pour la prise ou la défense de Paris auront tendance à s'éloigner vers la périphérie de la ville. Protégée dès l'antiquité par une muraille qui enserrait l'Île de la Cité, elle s'entourera progressivement de plusieurs enceintes successives de moins en moins continues : la défense de Paris se jouera de plus en plus loin de l'aplomb des tours de Notre-Dame et en viendra, d'ailleurs, à se confondre avec celle de la France, mais c'est une autre histoire que nous n'évoquerons pas ici.

La France est un vieux pays où l'implantation humaine a façonné les paysages et a imposé une structuration de l'espace qui n'a que peu varié au cours des âges. Notamment, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle compris, l'histoire de l'Île-de-France est contrainte par sa géographie. Il faudra attendre le XX<sup>e</sup> siècle et l'après 1945 pour que l'homme transforme son environnement au gré de sa fantaisie et des moyens nouveaux que la science et la technique lui auront donnés.

Plus prosaïquement, on se souviendra que Yerres est située depuis 1968 dans le département de l'Essonne issu du démembrement de l'immense Seine-et-Oise, elle-même fondée en 1790 sous la Révolution,

et que pendant 178 ans, son histoire s'est beaucoup confondue avec celle du département auquel la ville appartenait.



*Géomorphologie de L'Île-de-France (© IAU- IDF)*

Cette carte montre la géomorphologie de l'Île-de-France avec notamment la position de Paris situé au fond d'une cuvette. Les enceintes successives de Paris, figurées en trait plein, suivent le développement de la Ville, mais les plateaux environnants, de faible altitude, deviendront au fil des âges des lieux d'où les assaillants pourront investir Paris et tirer le canon (comme on disait au 17<sup>e</sup> siècle) sur la capitale. Des buttes, témoins du passé géologique francilien, Cormeilles, Bicêtre, etc., joueront un rôle important dans la défense de la capitale. La courbe noire enserrant les surfaces jaunes orangées est la courbe de niveau des 100 m.

On remarquera le réseau hydrographique qui jalonne les voies d'invasion traditionnelles : Oise, Seine (Haute et Basse Seine) et Marne avec leurs méandres qui expliqueront souvent les décisions prises par les états-majors. A noter que l'Yerres est la seule rivière d'importance entre Marne et Seine à l'est de cette dernière et qu'avec son affluent le Réveillon, elle entaille largement le rebord sud plateau de Brie, ce qui constitue une ligne de défense naturelle qu'on cherchera à utiliser.

Dans notre région, existent depuis des temps certainement très anciens, peut-être dès le néolithique, des routes qui imposent ses itinéraires à l'assaillant. La carte de Cassini de 1756 (voir page suivante) les montrent avec un tracé très peu différent de l'actuel.

Ce sont l'actuel RN 19, autrefois route de Paris à Bâle, qui passe par Guignes, Coubert, Brie-Comte-Robert, Villecresnes, Boissy-Saint-Léger pour rejoindre Paris, l'actuel RN 6, jadis route de Paris à Genève, qui relie Melun, Montgeron, Villeneuve-Saint-Georges à Paris. Enfin, la route du bord de Seine de Melun à Paris via Corbeil, Villeneuve-Saint-Georges, Choisy-le-Roi conduit à Paris. Cette dernière est importante car elle dessert les rares ponts sur la Seine, mais aussi les bacs, plus nombreux au temps jadis. Toutes ces routes se resserrent en sifflet et se terminent au confluent de la Seine et de la Marne. A partir des invasions de 1814, elles seront toutes utilisées par les assaillants.

La Seine reste un obstacle majeur - bien que, jusque vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, elle soit guéable en été en de nombreux endroits - à toute tentative de gagner l'ouest francilien. Il y a peu de ponts sur le fleuve entre le confluent avec la Marne et Melun ; en 1750 il n'y en a aucun jusqu'à Corbeil. Le premier construit est celui de Choisy-le-Roi en 1811, puis celui de Villeneuve-Saint-Georges en 1843, tous les deux à péage.

Le Val d'Yerres (ou Yères, comme on a longtemps écrit le nom de notre ville) est une des rares voies à relier les itinéraires principaux énumérés ci-dessus. Peu de rocades, en effet, permettent de passer de l'un à l'autre avant le début du XIX<sup>e</sup> siècle.



Extrait de la carte de Cassini (© Library of Congress).

## La Fronde dans le Val d'Yerres

Ce qui s'est appelé la Fronde est une suite d'événements qui se sont déroulés à partir de 1649, événements qui n'ont pas intéressé les mêmes acteurs, ni sévi dans les mêmes régions. Celle qui nous intéresse ici est appelée par l'historiographie la Fronde des Princes et a occupé essentiellement l'année 1652. Trois entités vont jouer leur partie, l'armée royale emmenée par Turenne fraîchement rallié à son roi (Louis XIV), l'armée des princes en révolte contre l'autorité royale emmenée par le prince de Condé et l'armée du duc Charles de Lorraine mercenaire du roi de France qui tantôt s'allie avec l'un et tantôt avec l'autre. Condé, Turenne ou le duc de Lorraine, tous marchent sur Paris qui est l'enjeu des affrontements. Turenne essaye de bloquer la ville alors que le prince de Condé et Charles de Lorraine essayent de la garder dans leur mouvance ; les Parisiens, d'ailleurs, ne savent pas très bien ce qu'ils veulent.

Plus que les combattants<sup>1</sup>, les combats étant encore peu meurtriers à cette époque, ce sont les populations civiles qui vont souffrir. Les gens de guerre des deux camps pillent, volent, violent et tuent vilains et bourgeois, prêtres et nonnes sans que leurs chefs ne puissent les maîtriser. Il semble que les troupes du duc de Lorraine se soient particulièrement distinguées dans le saccage des territoires et l'agression des populations. La dévastation de ces campagnes va provoquer des famines, elles-mêmes déclenchant des épidémies que la médecine du temps est bien incapable de soigner, à plus forte raison de guérir. Tous ces événements vont se conjuguer pour provoquer une catastrophe économique et démographique dont la région mettra très longtemps à se relever.

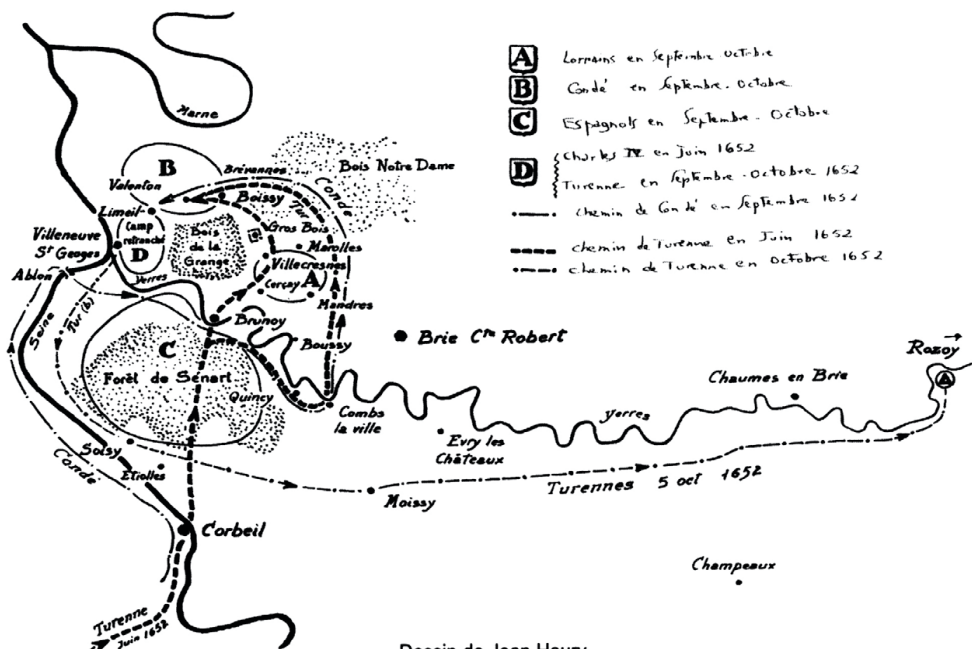
---

<sup>1</sup> Les troupes ne dépassent que rarement 5 à 600 hommes qui très vite décimées par les maladies et la mal nutrition fondent comme neige au soleil.



## Toponyme et structure dans notre région

Les toponymes relevés sont les suivants : Le Petit Virtemberg (Limeil-Brévannes), Le Grand Virtemberg (Limeil-Brévannes), Le Camp des Lorrains ou Redoute de Virtemberg (Yerres), La Mare Armée (Yerres), Le Chemin des Lorrains (Brunoy et Villecresnes). Sur les feuilles du cadastre napoléonien de Limeil-Brévannes, les toponymes de Virtemberg, déformation orthographique de Wurtemberg, sont associés à un toponyme d'origine local. Ils attestent qu'en ces différents lieux, encore boisés, d'autres camps ou retranchements existaient ou existent encore et que le souvenir de cette présence s'est transmis au cours des siècles. Ces toponymes ne se limitent pas à cette seule zone d'étude. En partant de Brunoy Le chemin des Lorrains, permet de quitter cette commune en direction de l'est.



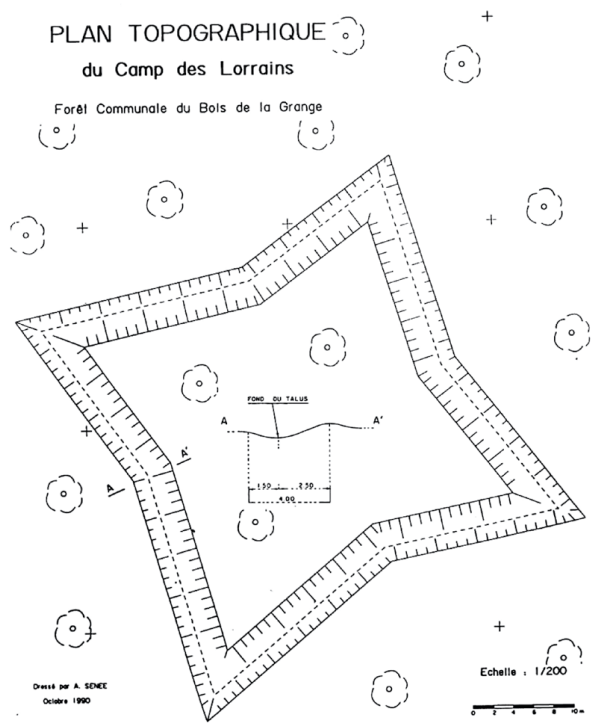
Dessin de Jean Houry  
Musée de Brunoy

*Croquis des mouvements de troupe dans notre région des armées  
de Condé et de Turenne*

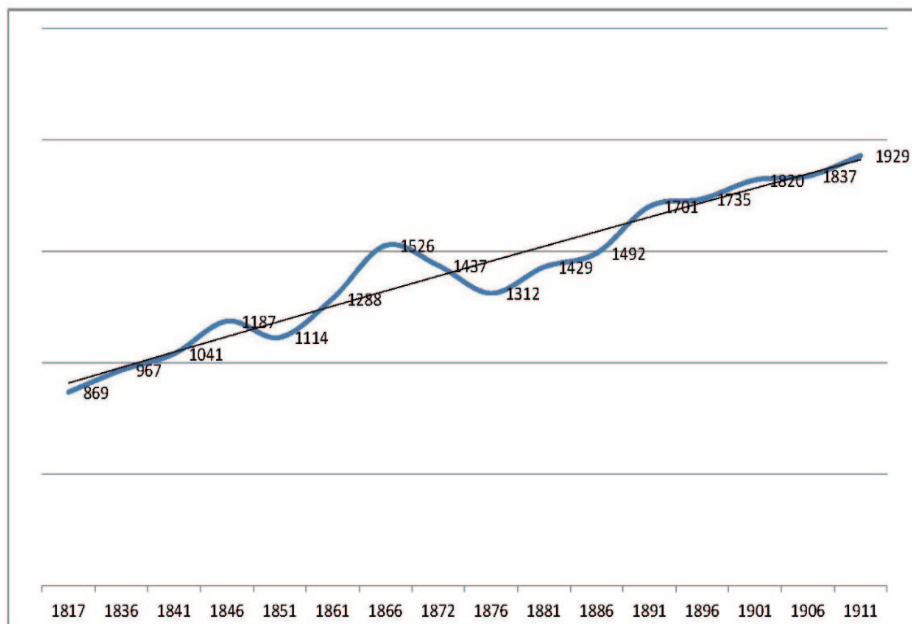


La redoute étoilée (© Alain Senée) du Camp des Lorrains se situe au sud du château de La Grange-du-Milieu (actuel château du Maréchal de Saxe). Elle apparaît aujourd'hui sous la forme d'une faible dépression correspondant au fossé presque comblé large de 4 m qui entourait la structure. Une légère levée de terre en délimite les contours actuels. Elle a la forme d'une étoile à branches régulières correspondant aux schémas des retranchements bastionnés de l'époque. Sa superficie est d'environ 2500 m<sup>2</sup>.

Département de l'Essonne  
Commune de YERRES



## Yerres au XIX<sup>e</sup> siècle



### ***Evolution de la population yerroise de 1817 à 1911.***

*En un peu moins d'un siècle elle a été multipliée par 2,2 suivant une pente moyenne presque régulière. Deux « bosses » légères apparaissent, une positive avant la guerre de 1870, correspondant aux années de prospérité du Second Empire, une négative après cette guerre. (© archives de l'Essonne)*



*Plan de Yerres (couleurs renforcées) d'après une carte de 1817.  
Le dessin des rues du centre-ville a très peu changé jusqu'à nos jours  
(© IGN)*

## Les invasions de 1814 et 1815 à Yerres

Depuis la guerre de cent ans, Paris n'avait pas connu la guerre étrangère bien qu'en 1792 une armée prussienne venue au secours de la Monarchie moribonde ait tenté de pénétrer jusqu'à Paris. Elle sera arrêtée à Valmy le 20 septembre 1792. L'alarme avait été suffisamment forte pour qu'on crée en toute hâte un « camp sous Paris » et qu'on effectue quelques travaux de défense, notamment entre Montmartre et Belleville.

La Révolution, d'abord, puis Bonaparte devenu Napoléon Ier Empereur des Français ensuite, imposèrent à l'Europe l'hégémonie française. À partir de 1813, après la campagne de Russie qui se termine en débâcle, alors que la guerre d'Espagne se révèle toujours impossible à gagner, l'Empire est sur la défensive. Sous la poussée des armées alliées : Prussiens, Russes, Autrichiens, Anglais, la Grande Armée doit reculer. Les Coalisés franchissent le Rhin le 31 décembre 1813 et vont marcher sur Paris.

C'est le début de ce que les historiens appellent la Campagne de France, probablement celle où le génie napoléonien s'est le mieux exprimé, mais la disparité des forces en présence est trop grande et l'Empereur abdiquera le 6 avril 1814 à Fontainebleau. Les alliés évacueront la France très rapidement dès les mois de mai et juin 1814.

Après le retour de l'île d'Elbe et la période des Cent Jours, Waterloo (18 juin 1815) met un terme définitif à l'épopée impériale. À partir d'août 1815, l'occupation étrangère sera beaucoup plus longue et beaucoup plus rude. Ainsi un rap-

port de Wellington du 7 septembre 1815 montre qu'il y a en France à cette époque 320000 Autrichiens, 310.000 Prussiens, 128.000 Anglais, 250.000 Russes, etc., au total... 1.135.000 hommes. Début 1816, il ne restera plus en France que les 150.000 hommes prévus par le Traité de Paris et occupant les départements de l'Est.

Les Yerrois, comme tous les franciliens de l'époque, n'ont plus aucune mémoire des invasions étrangères ; l'arrivée et le stationnement des troupes de la coalition alliée : Anglais<sup>2</sup>, Prussiens, Autrichiens, Russes vont, de mars à mai 1814, bouleverser la vie des populations et entraîner des dommages qui seront longs à réparer.

Dans l'arrondissement de Corbeil, canton de Boissy-Saint-Léger, dont Yerres fait partie, vont cantonner ou bivouaquer dans les 16 plus grandes communes des unités russes : Grenadiers de Sibérie, artilleurs également russes, Garde Impériale, états-majors, etc. Un rapport du sous-préfet de Corbeil donne pour son arrondissement un total de 155 officiers, 3 190 hommes de troupe et surtout 2 025 chevaux. Yerres, à cette époque, compte 180 feux, c'est-à-dire environ 800 habitants, et doit assurer le vivre, le couvert et le cantonnement de 9 officiers, 450 hommes de troupe et 400 chevaux appartenant à l'artillerie de la Garde Impériale. À noter que les cantonnements ont été théoriquement répartis par le préfet pour éviter une trop grande concentration de troupes en un même lieu ! Pourtant, tous les villages entourant Yerres souf-

---

<sup>2</sup> Dans le sud de la France, mais des troupes anglaises vont traverser le pays du sud au nord.

friront également ; les lettres des maires de Crosne, Brunoy, Villecresnes, Epinay-sous-Sénart sont tout aussi éloquentes.

Les coalisés vivent sur le pays et, suivant la loi du vainqueur, vont mettre en coupe réglée les habitants et leurs biens. Pourtant, le pouvoir royal restauré avait décidé le 9 mai 1814 que les départements subviendraient aux besoins des armées alliées. On s'était mis d'accord sur un « tarif », entendez la liste qualitative et quantitative des vivres à fournir journellement aux militaires des armées alliées, chevaux compris, mais le soldat sur le terrain, souvent encouragé par ses chefs qui n'étaient pas en reste, n'avait aucune intention de s'y plier. Les plaintes des malheureux maires ne seront pas entendues. Les Russes quitteront enfin les communes entre le 30 mai et le 2 juin.

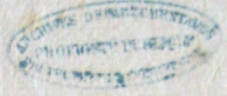
Et, un an plus tard, le cauchemar recommencera, peut-être encore plus douloureux car les coalisés sont furieux d'avoir dû revenir un an après avoir forcé une première fois Napoléon à abdiquer. Les Prussiens sont cette fois les plus acharnés à détruire et tous les maires en font le constat.

Un rapport de 1816 sur la situation du département de Seine-et-Oise est particulièrement éloquent. On y lit : « L'arrondissement de Corbeil peut être considéré comme un de ceux que les derniers événements ont le plus désolé ». Le préfet, cependant optimiste et un peu lyrique, conclut que : « le souvenir des maux passés se perdrait bientôt dans l'avenir du futur (sic) » !!



## T a r i f

### sur l'approvisionnement des Armées Russes et alliées.

Vivres pour chaque individu par jour.	Livres.	Remarques.
Pain de seigle ou de froment . . . . .	2	La livre a 14 onces.
ou biscuit. . . . .	$1 \frac{2}{3}$	
ou farine. . . . .	$1 \frac{2}{3}$	
Gruaux ou ris. . . . .	$\frac{1}{4}$	
ou farine de froment bluté, pois, feves ou lentilles. . . . .	$\frac{1}{2}$	
ou pommes de terre ou autres lé- gumes. . . . .	1	
Viande. . . . .	$\frac{1}{2}$	
d'Eau-de-vie, ou de la bière ou du vin. du sel, par mois . . . . .	1 Portion. 1 Livre.	La portion en Mesure (Maas) d'Autriche consiste d'un $\frac{1}{17}$ d'eau de vie, ou d'un $\frac{1}{2}$ de bière ou d'un $\frac{1}{2}$ de vin.
<b>Portion d'Officiers.</b>		
Pain. . . . .	2	Les Officiers touchent une portion, les Capitaines et sous Capitaines deux, outre celles qui appartiennent à leurs domes- tiques, d'après le nombre des soldats. Aux autres militaires ne se donnent pas des portions.
Viande. . . . .	2	
Ris ou gruaux fins . . . . .	$\frac{1}{2}$	
Liquueur, bière ou vin . . . . .	1 Portion.	

En cas que les Magasins ne soient fournis, les autorités désignent l'approvisionnement par étapes, et alors chaque soldat recoit sa portion apretée par son hôte, ou d'après l'état des provisions de celui ci un equivalent suffisant. Ceci regarde non moïn les Officiers en cas qu'ils ne se trouvent avec l'hôte à la même table. Le choix des articles d'approvisionnement dépend du maître de la maison.

### Rations de Fourrages.

	Foin.	Paille.	Avoine.
Pour les Troupes de Cavalerie régu- lières et l'Artillerie. . . . .	10 livres	2 livres	12 litres ou $\frac{2}{4}$ de boisseau.
Pour les autres Parties prenantes ayant droit. . . . .	10	2	8 $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{2}$ de boisseau.

*Les personnels des armées alliées étaient nourris par la population ;  
ci-dessus, on voit la composition des rations demandées par les per-  
sonnels. Les chevaux ne sont pas oubliés ; il y avait presque autant  
de chevaux que d'hommes ! Une livre à 14 onces pèse 396 g (mé-  
triques). (© archives des Yvelines)*

Début de la lettre (© archives des Yvelines) d'un habitant des Camaldules datée du 15 mai 1814 se plaignant auprès du préfet, qui n'en peut mais, des exactions russes (2<sup>e</sup> régiment de l'artillerie impériale russe). A la seconde page, (non figurée ici), il écrit :

15 mai  
 Des Camaldules  
 15<sup>e</sup> mai 1814  
 Boissy-S-L  
 Monsieur Le Préfet

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES  
 PROPRIÉTÉ PUBLIQUE  
 DÉPARTEMENT DES YVELINES

J'aurais eu l'honneur de répondre de suite à la lettre par laquelle vous me marquez avoir communiqué à l'administration des Domaines les demandes formées à l'effet de être payé des Loyers dus par les Cédants Religieux dont le prix du mobilier étoit le gage des dits Loyers et a été porté à la préfecture de Versailles. mais j'espérois avoir la liberté d'aller tout voir. j'en suis encore empêché par une garnison de 500 hommes à ma charge de toute manière, depuis 28 jours, hors d'espérance d'en être délivré. Je vous réponds qu'il existe dans les lieux qui sont dans vos bureaux une lettre de Mr l'ancien administrateur chargé de la direction des Domaines de Versailles, qui déclare qu'à tout d'un il appartient de Statuer. me reportant sur votre Justice. cette décision m'est parvenue et me donne l'espérance d'une ressource qui aidera les députés exultés que je fais.

Sur que vous ayez une idée de ce qu'on souffre dans la partie de votre Département du feu. Je ne vous dirais pas qu'après avoir fourni la partie de pain exigée

« Ma maison est dans l'état d'une place prise d'assaut. La fermière de la Grange a été pillée d'entrée de jeu par les cosaques qui lui ont volé ses vaches, ses chevaux, volailles, vin, linge. Les Bavaois, Wurtembergeois ont achevé autant qu'il leur a été possible [...] Dans la nuit du jeudi au vendredi de ce mois le colonel a ordonné de lui enlever tous ses fourrages ; en même temps ils ont volé du linge [...] Quand ils mènent à la rivière leurs chevaux, ils se mettent nus ».



## La création du Camp Retranché de Paris

Après 1815, la France rentre à peu près dans ses frontières d'avant la Révolution. La Monarchie est restaurée et jusqu'en 1848 trois rois régneront sur la France : Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe de la branche cadette d'Orléans. Mais quatre puissances vont en fait diriger le concert des nations européennes : l'Angleterre, la Prusse, la Russie et l'Autriche. Regroupées au sein de ce qui sera appelée la Sainte Alliance, elles accueilleront ultérieurement la France probablement pour mieux la mettre en tutelle.

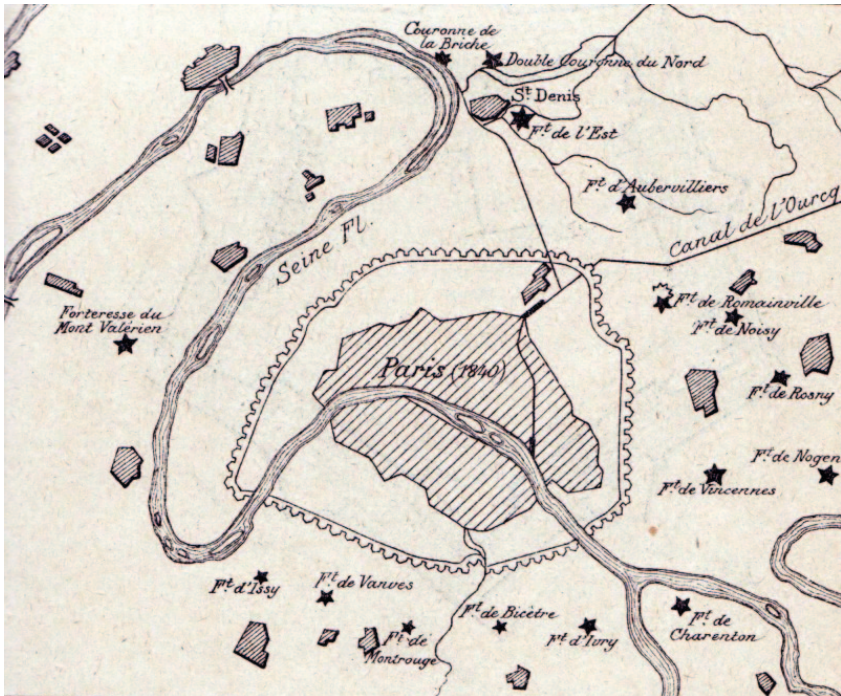
Les rois de France sont bien conscients que leur liberté d'action est réduite et que les hostilités peuvent reprendre au moindre soupçon de nouvel emballement révolutionnaire. Dans ce contexte, tous ceux qui ont été aux affaires, anciens militaires ou anciens dignitaires de l'Empire, ont gardé un souvenir aigu de la prise de Paris.

Dès 1817, des projets de fortifications de Paris voient le jour ; deux sont élaborés au fil du temps : soit construire une enceinte continue à la Vauban, soit construire une ceinture de forts détachés. Le premier projet a les faveurs de l'opposition de "gauche" qui y voit la possibilité pour un Paris de nouveau insurgé de se protéger de l'extérieur ; le second a plutôt la faveur de la "droite" qui, sans le dire, pense qu'il serait ainsi possible de tirer sur un Paris en ébullition révolutionnaire.

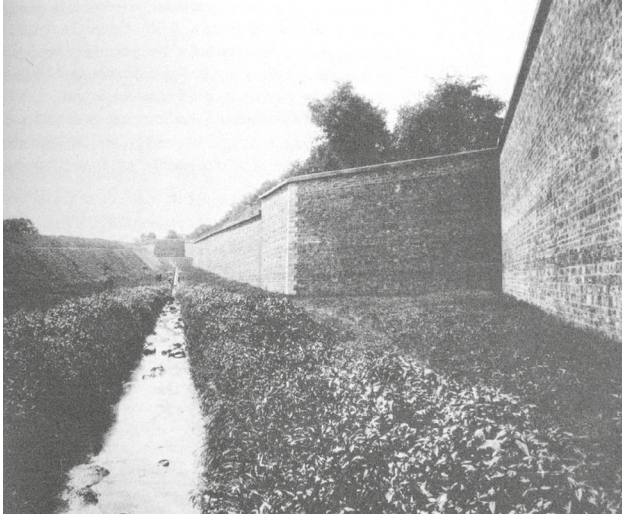
Sous l'impulsion de M. Thiers, qui a passionnément défendu le projet de fortifier Paris, et après d'autres menaces supposées de ce qu'on appelait "les Puissances", on décidera en 1840 de faire les deux ! Le gros des travaux (jusqu'à plus de

20.000 ouvriers sur les chantiers au même moment) sera terminé en 1845 pour un coût non dépassé (ce qui est exceptionnel !) de 140 millions de francs. La nouvelle fortification comprendra une enceinte de 33 km de tour comprenant 94 bastions et 16 forts détachés extérieurs.

Notons que du fort d'Ivry, on pouvait voir à 11 km le petit pavillon (aujourd'hui détruit, et dont il reste quelques ruines) qui se trouvait au sommet du Mont Griffon.



Carte de Paris montrant l'enceinte et les forts détachés ;  
à la place de l'enceinte se trouve aujourd'hui le périphérique  
(© collection particulière)



*L'enceinte constituée d'une escarpe (à droite) et d'une contrescarpe (à gauche) (© collection particulière)*



*Fossé de l'enceinte (© archives de la ville de Paris)*





## La guerre de 1870

### Les événements

Le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Confédération de l'Allemagne du Nord, créée par la volonté de Bismarck autour de la Prusse - Confédération englobant 22 états allemands - et à d'autres royaumes restés indépendants, au premier plan la Bavière, qui ont signé avec la Prusse des traités d'alliance militaire.

Napoléon III est empereur des Français depuis 1852 et a progressivement fait évoluer son gouvernement vers un régime plus parlementaire qu'autoritaire. L'Empereur est à l'époque malade, amoindri physiquement et laisse déclarer une guerre qu'au fond il n'a pas voulue. L'armée française, (presque une armée de métiers) qui vit sur les lauriers de nombreuses campagnes presque toutes heureuses (si ce n'est la désastreuse expédition du Mexique) se croit invincible.

Pourtant, au bout d'un mois et demi, elle est battue dans toutes les rencontres par une armée allemande, armée de conscription, remarquablement commandée et équipée. La défaite de Sedan le 1er septembre, où Napoléon III est fait prisonnier, et l'enfermement de Bazaine dans Metz à partir du 20 août marquent la fin de la résistance organisée française ; le 18 septembre, c'est le début du blocus de Paris.



Affiche annonçant la défaite de Sedan (© archives du Val de Marne)

Le 4 septembre, un coup d'état fomenté par les Républicains du Corps législatif crée à l'Hôtel de Ville un « Gouvernement de la Défense Nationale ». On y trouve Jules Favre, Gambetta, Jules Simon, etc. Un militaire, le général Trochu, devient Gouverneur Militaire de Paris (GMP) et Président du Gouvernement de la Défense nationale.

Le Gouvernement se scindera en deux parties, la première, la plus importante, restera dans un Paris bloqué par l'armée al-

lemande et une autre partira pour Tours puis Bordeaux où Gambetta, qui en est le chef, essaiera difficilement de donner un nouveau souffle à la défense nationale. Les communications sont pratiquement impossibles et ne faciliteront pas l'accord entre les deux têtes de l'exécutif qui n'ont pas la même vision du destin de Paris et de la France.

Paris étant menacée de famine et bombardée depuis fin décembre 1870, le Gouvernement devra signer un armistice le 28 janvier 1871. La reddition de Paris entraînera celle de la France. Pendant plus de cinq mois, la défense de la France s'est malheureusement confondue avec la défense de Paris.



*Gravure allemande de la reddition de Napoléon III à Sedan  
(©Library of Congress)*

Nous n'évoquerons qu'incidemment la Commune de Paris, épilogue sanglant d'une des périodes les plus sombres de l'histoire de la France. Pour défendre Paris, on va mobiliser la garde nationale parisienne (dite sédentaire) dont la mission principale sera de monter la garde sur l'enceinte continue.



*Allégorie (le bastion 95 n'existe pas !) montrant les divers acteurs en situation sur le rempart de l'enceinte continue. On y voit les canons, les marins qui les servent et les familles qui viennent visiter leurs proches et une cantinière. Comme on peut le constater, tout se passe en famille ou presque ! (© Library of Congress)*



## **Le blocus de Paris et l'occupation allemande dans le Val d'Yerres en 1870-1871**

Après Sedan, les armées allemandes, l'armée de la Meuse au nord, la III<sup>e</sup> armée au sud, se dirigent sur Paris non pas pour en faire le siège comme le dit l'histoire, mais pour en faire le blocus et amener la capitulation de la Ville par la famine.

Le franchissement de la Seine va déterminer la manœuvre allemande. Dans le but de retarder l'assaillant, le génie français, sur ordre du gouverneur de Paris, avait reçu l'ordre de faire sauter les ponts de Choisy-le-Roi, Villeneuve-Saint-Georges, Corbeil et Ris-Orangis. C'est ce que fait le capitaine Marcille les 12 et 13 septembre 1870. Cela n'empêche pas l'infanterie et la cavalerie bavaroise de la III<sup>e</sup> armée de franchir la Seine en barques en plusieurs endroits entre Corbeil et Choisy. Très rapidement, les Bavarois construisent un pont de bateaux, le premier d'une série de cinq (dont des ponts de charpente sur pilotis).

Les 18 - 19 septembre, Paris est complètement investi et les Allemands vont construire autour de Paris toute une série de positions dans le but d'empêcher la garnison de tenter une sortie ou/et de recevoir l'aide d'une armée de secours. Les positions allemandes courent à quelques kilomètres de Yerres à Villeneuve-Saint-Georges, Limeil-Brévannes et Boissy-Saint-Léger.

Yerres restera occupée du 15 septembre 1870 jusqu'au 10 septembre 1871 et, par bonheur, il reste dans les archives des relations de cette occupation. Sur les 1 550 habitants, environ, que comptait Yerres à l'époque, 1 350 sont partis, princi-

palement les plus aisés, abandonnant leurs maisons immédiatement récupérées par les Allemands pour y cantonner ; les communes alentour, Villecresnes, Boussy, Villeneuve-Saint-Georges, Crosne, etc. connaîtront des taux d'évasion au moins aussi importants.



*Paysans quittant la banlieue et rentrant dans Paris pour se mettre à l'abri (@ collection particulière)*

Pire, les Élus fuient également à Paris où ils reconstitueront souvent un semblant de Conseil Municipal (ce fut le cas pour Yerres, présidé par M. Thomas ancien adjoint) ; seuls

les curés et les sœurs resteront auprès de leurs ouailles les plus défavorisées, en majorité des femmes et des enfants, qui n'ont pas pu partir.

À Yerres, restèrent M. Prudent Gaudet, un des deux conseillers municipaux à être demeuré sur place, qui fera fonc-

tion de premier magistrat de la commune et le curé Beaumont, curé de la paroisse.

L'armée française détruit les voies de communication et notamment les ponts de Choisy-le-Roi et Villeneuve-Saint-Georges.



*Pont de Choisy-le-Roi détruit à l'explosif le 13 septembre 1870  
(© cliché ENPC)*



*Pont suspendu de Villeneuve-Saint-Georges détruit également le 13 septembre 1870 par coupure des câbles et du tablier  
(©archives du Val de Marne)*

### **Le journal du curé Beaumont**

Le curé Beaumont était en 1870 curé de Yerres. Il a tenu un journal, qu'il a intitulé « Journal de Yerres », depuis le 7 août 1870 jusqu'au 10 septembre 1871. Ce document est exceptionnel car il raconte, souvent au quotidien, les événements marquants qu'a connus la Commune pendant l'occupation allemande. Corrélé avec le rapport officiel qu'a rédigé Prudent Gaudefroy à la demande du préfet après la guerre, il donne un bon aperçu de ce qu'ont vécu nos concitoyens pendant cette période de « L'année terrible », ainsi que l'a appelée Victor Hugo.

Ce sont les deux seules autorités qui sont restées à Yerres. « Tous les bourgeois ont pris peur et s'en vont à Paris, même

le Maire, le baron Gourgaud, M Caillebotte, [...] membres du Conseil Municipal » écrit le curé et il ajoute : « c'est un sauve qui peut général ». Rassurons-nous ! Les Élus des autres communes n'ont pas montré plus de patriotisme et de soucis du bien public !

Tout autour de Paris les habitants, riches surtout, mais aussi moins riches, de la banlieue ont fui - ou essayé de fuir - vers Paris, élus en tête qui ont de façon scandaleuse abandonné<sup>3</sup> leurs administrés les plus pauvres et les plus démunis. Notons que les prêtres et les sœurs, dans leur très grande majorité, sont restés dans leur paroisse.

Prudent Gaudefroy et le curé ne s'entendent pas très bien, même si devant les Allemands ils évitent de montrer leurs différences, et ils interviennent conjointement auprès des autorités allemandes chaque fois que cela est nécessaire ; le curé est en effet monarchiste et P. Gaudefroy est républicain d'où dans le journal quelques coups de pattes que le successeur du curé Beaumont essaiera de minimiser quelques années plus tard !

Que trouve-t-on dans ce journal ? D'abord les difficultés de la vie quotidienne. Pour les 200 habitants restés à Yerres sur environ 1 500, comment manger alors que les boulangers ont quitté la Commune, se chauffer au cours d'un hiver 1870-1871 où la température est descendue au-dessous de moins 20° C et où on traverse la Seine sur la glace ? Et puis le spec-

---

<sup>3</sup> Après la guerre, l'excuse avancée par les maires est d'avoir... suivi leurs administrés ! Dans le siècle qui suivra, l'histoire ne sera, hélas, pas très différente.

tacle qu'offrent les maisons pillées, auxquelles les Allemands ont arraché portes et fenêtres pour faire du feu. À Yerres, existent huit lazarets (hôpitaux), dont un au



*"Récupération" du bois des portes et fenêtres à Choisy-le-Roi par l'armée allemande. Yerres a connu des scènes identiques. (Origine : Erinnerungsblätter aus des Vorpostenzeit des Königs Preuss : XI Division gesammelt vor Paris 1870-1871*

*(© archives du Val-de-Marne 6FI B 32)*

château de la Grange, qui abriteront au milieu de l'hiver 800 malades, la plupart du typhus ou de la fièvre typhoïde ; beaucoup mourront et seront enterrés dans deux fosses communes creusées dans le cimetière, une pour les catholiques et une autre pour les protestants. Le curé Beaumont est obligé de partager sans enthousiasme son église avec les aumôniers militaires allemands, catholiques et protestants.



Les Français ayant fait sauter les ponts sur la Seine, les Allemands reconstruisirent à la place des ponts de bateaux et de charpente. À Villeneuve-Saint-Georges, 6 furent construits au total. Celui montré ci-dessous est un pont de bateaux lancé à Ablon en décembre 1870 (en face, la rive gauche de la Seine).



*Pont de bateaux d'Ablon (Origine : Erinnerungsblätter aus des Vorpostenzeit des Königs Preuss : XI Division gesammelt vor Paris 1870-1871, source : © archives du Val-de-Marne 6FI B 32)*

14

mon caractère et mes capacités, je n'aurais pu, à l'abri de  
 cette et à votre disposition, ainsi qu'une comptabilité régulièrement  
 tenue en raison de ma position, pour l'arriver de la quelle je vous  
 prie de choisir des Commissaires aptes à cette situation, lequel  
 concernent de ma part toutes les explications dont ils pourrions  
 avoir besoin.

Je soumet également tous mes acts à l'appréciation des  
 membres du conseil, dans je récessai les observations et dont  
 je réclame l'indulgence, qui ont à la certitude, celle avec la  
 rien de plus facile, mais je n'admets pas de blâme, en regard  
 aux circonstances, à la situation ni je me suis trouvé placé,  
 à celui qui me pitera la pierre, je répondrais par la pas-  
 sibilité de la personne d'ailleurs; J'ose revenir aussi à la même  
 et la moralité d'une faible de la dernière finissant par  
 quatre vers que je transcris ici

, Ne faudrait-il que délibérer  
 , La cour en conseillers foisonne  
 , Est-il besoin d'exécuter  
 , on ne rencontre plus personne

Je sais bien, et l'on n'en a donné des preuves, que mes  
 actes on été directement appréciés; mais sans tout mérites  
 d'ailleurs. Sur vous je réclame que j'ai eu rarement en  
 l'attention de faire objet de ma conduite, en l'absence tout  
 ordinaire que, j'étais soumis aux exigences d'un conseil  
 dont je me l'humilité (je ne puis écrire l'humiliation) de  
 recevoir des copies de ces actes dont le jour ou le  
 simple partage m'ont servi à combler pendant deux  
 mois en cabinet pour être prêt à tout et à toute heure.

Deux hommes qui m'ont tenu un grand ser-  
 viteur me recommandent, l'un l'abbé de la Courbe à la garde  
 champêtre a été abîmé en un acte d'une passion de position,  
 l'autre Jules Bouchard, qui est tombé malade vers  
 la fin de l'année, n'est revenu à la santé que depuis une  
 quinzaine de jours; moi seul me récite, mais je suis à  
 bout de forces et ce serait à la courante quel de chercher  
 à me faire de succès à quinquaines après 7 mois  
 de tels tourments

Yverres 14. avril 1871

*Prudent Gaudefroy*

Impr. Lith. EKOLL. Villeneuve-B. C<sup>o</sup>

Rapport de Prudent Gaudefroy conseiller municipal de Yerres pen-  
 dant l'invasion de 1870 (© archives des Yvelines).

On peut lire au milieu de la page quatre vers de La Fontaine  
 qui expriment une certaine désillusion : " Ne faudrait-il que  
 délibérer, La cour en conseillers foisonne, Est-il besoin d'exé-  
 cuter, On ne rencontre plus personne" ! Prudent Gaudefroy  
 n'était pas dénué d'humour.



## Les stèles funéraires

112 soldats allemands et 3 soldats français ont été enterrés à Yverres. Les Allemands sont surtout décédés de maladie (typhus notamment) pendant l'hiver 1870-1871. Il reste dans le cimetière actuel une stèle funéraire consacrée à 22 soldats allemands, une autre à 3 soldats français décédés après avoir été blessés, probablement à la bataille de Champigny fin novembre, début décembre 1870.



À droite la stèle allemande et à gauche la tombe française  
(© collection particulière)

## **L'entre-deux guerres (1870-1914)**

Le Traité de Francfort ayant définitivement mis fin au conflit, la France, qui va devenir une République en 1875, ne va plus rêver que de revanche et de reprendre les provinces perdues d'Alsace et de Lorraine.

Outre un exceptionnel effort de refondation de l'armée, elle va développer un nouveau système de fortifications dû au général Séré de Rivières. La nouvelle frontière va se voir doter d'une série de forts disposés de telle façon qu'ils puissent permettre aussi la manœuvre des armées de campagne.

Pour Paris, l'expérience avait montré que les forts détachés de 1840, situés beaucoup trop près de l'enceinte avaient été insuffisants pour éloigner la menace. Une nouvelle loi, en 1874, va autoriser la construction au sein de trois zones : Nord, Est, Sud-Ouest de 18 forts et quelques dizaines d'ouvrages secondaires appelés batteries. Dans la région du Val d'Yerres, trois ouvrages vont être construits : le fort de Villeneuve-Saint-Georges, le Fort de Sucy-en-Brie et la batterie de Limeil. Une autre batterie prévue à Crosne au Château-Gaillard restera à l'état de projet. Yerres est maintenant situé en première ligne du Camp Retranché de Paris.

À partir de 1887, l'invention de la mélinite va augmenter considérablement les capacités de destruction de l'artillerie et la maçonnerie des forts se révélera très vulnérable ; il faudra alors trouver des mesures palliatives.

Parallèlement, Paris se dote d'un plan de défense qui sera régulièrement actualisé jusqu'à la guerre de 1914. Ce plan de défense prévoit de construire entre les forts des organisations de campagne au moment de la mobilisation et le Val d'Yerres sera sillonné par de nombreuses reconnaissances destinées à définir la position des organisations défensives.



Implantation des forts Séré de Rivière (© Rocolle). Ce schéma montre l'implantation des forts Séré de Rivière dans trois régions fortifiées (en hachuré). On remarquera les trois intervalles qui sont laissés ouverts pour mieux détruire les armées ennemies qui s'y aventureraient.

Ainsi qu'on le constatera, les études, nombreuses, montrent un intérêt tout particulier pour la défense de la vallée de l'Yerres. Le site du Mont Griffon, notamment, sera l'objet d'une attention soutenue et on pensera dès 1913 à y installer les premiers canons antiaériens.



*Fossé du fort de Villeneuve-Saint-Georges (© collection particulière)*

Parallèlement à ces travaux de toute nature, Yerres voit passer des troupes qui s'entraînent dans les forêts et campagnes avoisinantes. C'est certainement ce qu'a saisi Gustave Caillebotte dans ces deux peintures célèbres.





Elles sont présentées comme figurant des soldats français à Yverres en 1870, or l'événement qu'elles prétendent représenter est certainement postérieur. Il s'agit plus probablement d'une œuvre de mémoire du peintre qui a représenté ce à quoi il a assisté, en l'occurrence des manœuvres ou le passage de troupes entre les deux guerres, mou-

vements dont il reste des traces dans les archives. En 1870, pendant le conflit franco-allemand, aucun passage de soldats français (si ce n'est peut-être certains francs-tireurs qui ne portaient pas cet uniforme) n'est documenté.

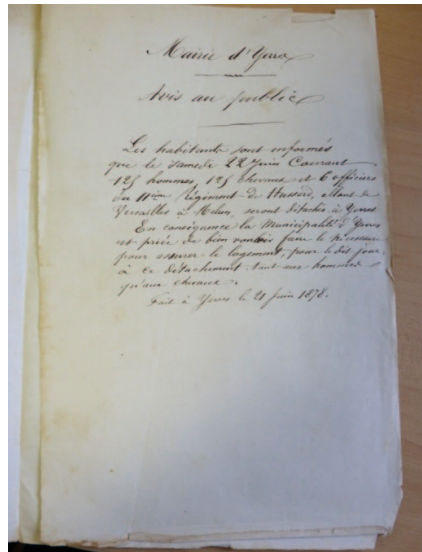
*(© Comité Caillebotte, Paris)*





(© cliché Gossiôme)

Au titre de ces manœuvres, des troupes traversent Yerres et vont y stationner et doivent être hébergées, ainsi cette batterie de canons de 75 mm stationnée devant la Mairie dans les années 1910. À droite un avis de passage de 128 hussards le 22 mars 1878 et la demande d'hébergement pour ce jour.



(© archives commune d'Yverres)

## Les projets de défense de la vallée de l'Yerres

À partir de 1880, et jusqu'en 1914, de nombreux projets destinés à préparer la mise en état de défense du Camp Retranché de Paris vont être exécutés par les services du génie et de l'artillerie. Et, notamment, toute la basse vallée de l'Yerres qui est une des limites de ce camp retranché va faire l'objet d'études approfondies dont le résultat sera reporté sur des cartes au 1/20000 comme ci-après. Les cartes au 1/20000, elles-mêmes, ont une histoire ; les dernières versions sont parmi les premières cartes françaises en couleur avec courbes de niveaux et elles ont été relevées et éditées spécifiquement pour les camps retranchés par le Service Géographique des Armées, ancêtre de l'IGN, entre 1875 et 1887. Celles publiées pour le Camp Retranché de Paris sont au nombre de 36. Elles permettent de bien appréhender l'aspect des villages (1cm représente en effet 200 m) à l'époque et sont riches de détails passionnants pour l'histoire de notre région.

Le principe de la défense est de se retrancher derrière ce que les militaires appellent la crête militaire au changement de pente d'où sur les cartes les lignes de défense figurées par un trait rouge bordé de petites croix qui suit les courbes de niveaux. Des retranchements en forme de « U » très aplati apparaissent également. On constatera la présence de batteries en rouge figurées autour des forts de Villeneuve et de Limeil ainsi qu'un dépôt de munitions et une ligne bleue représentant une voie de 60. Bien d'autres détails apparaissent ainsi le crénelage des murs de certains châteaux. Signalons que les défenses qui seront organisées en 1914 ne ressembleront pas à celle décrites sur ces documents. Les esprits auront évolué !

À remarquer le projet d'inondation de la vallée de l'Yerres ; pour retarder l'ennemi ou l'obliger à emprunter certains itinéraires, on prépare l'inondation des vallées, des fleuves ou rivières là où c'est possible. C'est le cas au Nord de Paris, mais aussi dans la vallée de l'Yerres. On dit à l'époque que l'on « tend » une inondation ! Par ailleurs, de nombreuses manœuvres se déroulent dans la région notamment autour de la Seine de Villeneuve-Saint-Georges.



*Exercice de traversée de l'Yerres sur des radeaux par des troupes d'infanterie (© Le Monde Illustrée, n° 1754 du 8 novembre 1890)*



## 3<sup>e</sup> Inondation

L'inondation de la vallée d'Yères sera tenue, dès les premiers jours de la mobilisation, par les soins du conducteur des ponts et chaussées de Villeneuve St. Georges, avec le personnel non appelé des ponts et du service vicinal du canton de Corbeil.

Le volume d'eau nécessaire pour compléter l'inondation est d'environ 4,73 000 mètres cubes.

La cote du plan d'eau est de 35 mètres

Les barrages à exécuter sont, par ordre d'urgence :

- 1<sup>o</sup> Un barrage en charpente et en terre en amont et contre le pont de Villeneuve sous la route nationale n<sup>o</sup> 5 de Paris à Genève
- 2<sup>o</sup> Un barrage en terre et en charpente contre le passage de la route nationale précitée, sous le chemin de fer de Paris à Lyon à Villeneuve St. Georges.
- 3<sup>o</sup> Un barrage en terre de l'acqueduc du rû d'Oly, sous le chemin de fer de Paris à Lyon à l'entrée Sud de Villeneuve St. Georges

Le tableau suivant indique le nombre de journées et de voitures nécessaires pour exécuter les trois barrages qui assureront l'inondation de la vallée d'Yères.

Description de l'inondation (© archives SHD)

Naturellement on pense à utiliser la vallée de l'Yerres et, dès 1898, des reconnaissances sont faites pour barrer le cours de l'Yerres à hauteur de Villeneuve-Saint-Georges ce qui devrait

entraîner une augmentation du niveau de la rivière. Voici ci-dessous le devis de matériaux.

Indication des travaux par ordre d'urgence		Quantité de matériaux à employer par jour		Cours de travail à effectuer		Observations
		Carrés	Arpents	Carrés	Arpents	
Inondation de la vallée d'Yveros						
1 <sup>er</sup> Barrage de l'Yveros	2000 <sup>m<sup>2</sup></sup>	1/3	2500	1/30		
2 <sup>e</sup> Barrage de la route N° 5	240	2/3	300	1/30		
3 <sup>e</sup> Barrage du rai d'ohy	20	"	20	"		
			2620	15/30		

Potance

L'éclat de l'Yveros est à l'échelle de 1/100000 m<sup>2</sup> par jour.  
L'inondation sera levée 10 jours après la fermeture du pont sur l'Yveros à Villeneuve St Georges

Et le résultat attendu en bleu clair ! (© archives SHD)





Voici la carte portant en surimpression les défenses prévues pour assurer la défense de la basse vallée de l'Yerres : sur la crête militaire, une ligne de défense continue faite de retranchements et d'abris (A P). Devant les retranchements des batteries de canons figurées par des faisceaux de flèches rouges. Dans le village, les segments rouges indiquent probablement des défenses constituées par des murs de clôture qu'on aura préalablement crénelés. (© archives SHD)



## La guerre 1914-1918

### L'armée française à la déclaration de guerre en 1914

En 1914, l'armée française compte quatre types d'armée : l'armée d'active d'environ 880 000 hommes - chiffre important grâce à la loi de trois ans votée l'année précédente - qui composent 46 divisions d'active d'infanterie réparties en 21 corps d'armée, eux-mêmes regroupés en cinq armées : ces divisions sont le fer de lance de l'armée française.

L'artillerie est constituée de régiments équipés presque exclusivement du canon de 75 (1 011 batteries de chacune 4 pièces) ; il n'existe qu'une centaine de pièces lourdes modernes de 155 mm, mais plus de 4 000 canons lourds se trouvent dans les places qu'elles ne peuvent pas quitter. Enfin quelques divisions de cavalerie viennent compléter l'ensemble. L'arme du fantassin est le Lebel, fusil à répétition (8 coups dans le fût de l'arme) avec sa baïonnette effilée. Depuis 1910 environ, chaque régiment dispose aussi de six mitrailleuses.

À côté de l'armée active vient la réserve qui complète les unités d'active à leurs effectifs guerre et constitue des divisions de réserve (25), l'armée territoriale et enfin la réserve de l'armée territoriale. Tout cela permet de mobiliser, au total, de l'ordre de 4,5 millions d'hommes.

Les obligations militaires sont de 27 ans et, en 1914, l'armée active compte les jeunes gens des classes de 1911 à 1913, la réserve les mobilisables des classes de 1900 à 1910, l'armée territoriale des classes 1893 à 1899 et la réserve de l'armée territoriale des classes de 1887 à 1892. Les soldats les plus

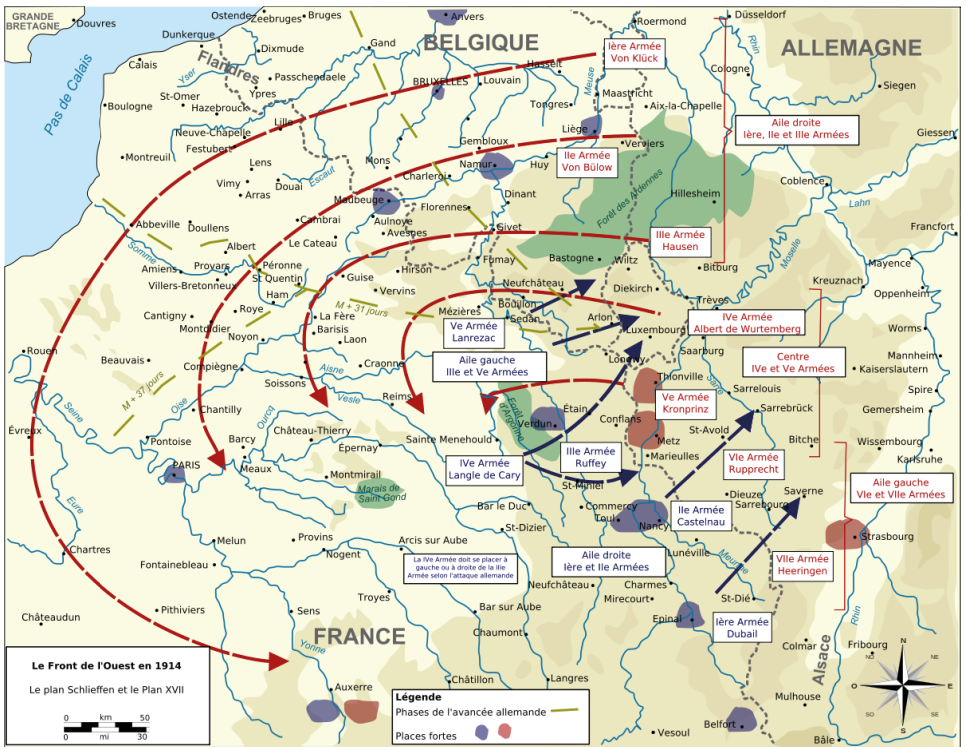
anciens ont donc, à quelques années près, 50 ans, ce qui est proche de l'espérance de vie à la naissance à cette époque. La réserve de l'armée territoriale constitue surtout des divisions de place, celles qui vont occuper les places fortes et qui vont constituer la garnison du Camp Retranché de Paris.

Depuis 1911, le généralissime est le général Joffre, un sapeur, et il est entouré par un état-major qui compte environ une centaine d'officiers et de sous-officiers répartis en quatre bureaux.

*Le fantassin français en pantalon rouge et leur chef, le général Joffre. (© Library of Congress)*







*La guerre commence le 2 août 1914 et les opérations vers le 15 août par la violation de la Belgique par les armées allemandes (en rouge sur le plan) conformément au plan du général Schlieffen. Les armées françaises entrent en Alsace et Lorraine (en bleu sombre sur le plan) et, battues, doivent reculer vers le sud dès le 23 août. (© carte Wikipedia)*

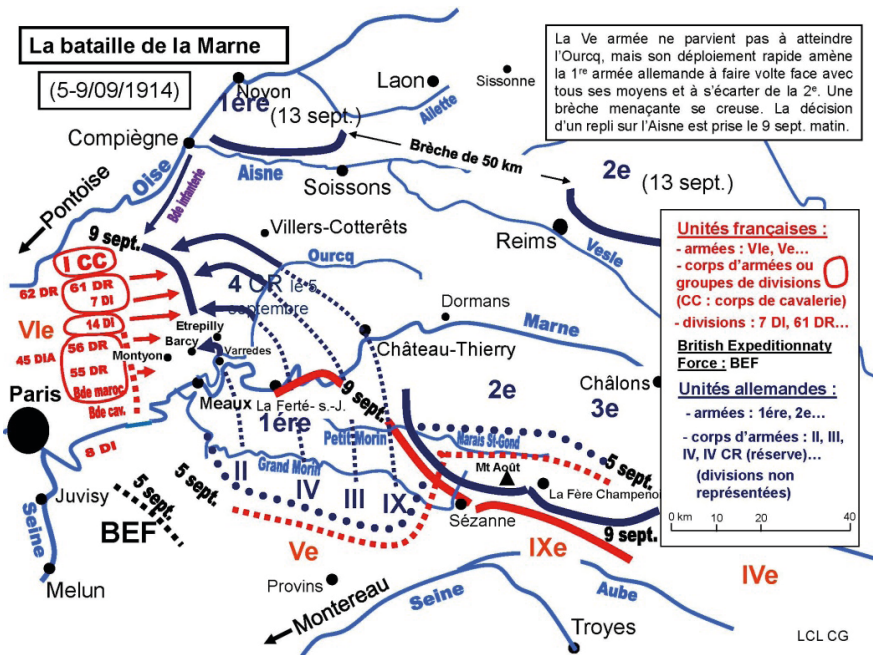


*Les Belges sont (ci-dessus) les premiers réfugiés, puis ce seront les Français (ci-dessous sur le champ de foire de Corbeil) (©Library of Congress)*



## La bataille de la Marne

Alors que tous les militaires et les politiques s'attendaient à une ruée allemande sur Paris, les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> armées allemandes infléchissent leur marche vers le sud-est, laissant Paris sur leur droite et prêtant le flanc à une contre-attaque.



En rouge les Français, en bleu les Allemands (© croquis LCL Gué)

Dès que le mouvement allemand est avéré et que les comptes rendus de reconnaissances d'aviateurs et de cavalerie l'ont confirmé, le 5 septembre, la 6<sup>e</sup> armée prend l'offensive vers l'est en direction de Meaux et va se heurter aux Allemands pendant que Joffre lance le 6 matin l'ordre devenu célèbre de reprise générale de l'offensive sur tout le front. "Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays, il im-

porte de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière..."



*Soldats français en retraite se désaltérant sous le chaud soleil  
d'août 1914 (© Library of Congress)*

Le 12 septembre la bataille était gagnée, de justesse, car, du 10 au 11 septembre, le destin a hésité à désigner le vainqueur et les allemands commençaient leur retraite vers le nord-est pour s'arrêter à environ 70 kilomètres de Paris. Après ce qu'on a appelé la "course à la mer", au cours de laquelle les belligérants essaieront sans succès de se tourner l'un l'autre, une très longue guerre de positions va commencer.

## **Les organisations défensives du Camp Retranché de Paris**

Pendant que les Allemands avancent vers Paris, Le général Michel, Gouverneur Militaire de Paris (GMP), va mettre en œuvre la dernière mouture du plan de défense de Paris qui a été approuvée moins de 3 semaines avant le début des hostilités ; il prévoit de mettre Paris en état de défense en 40 jours après la mobilisation.

La défense de Paris repose théoriquement sur les trois ceintures fortifiées que nous avons évoquées : enceinte continue qu'on appelle aussi « noyau central », forts détachés et forts Séré de Rivières. Une étude de 1911 avait conclu à la nécessité de construire, notamment sur le Mont Griffon et aux lisières de la forêt Notre Dame, des forts nouveaux fortement armés par de l'artillerie placée sous tourelles. Faute de financements, rien n'avait été fait et on va décider de les remplacer par des ouvrages moins importants et de « circonstance » suivant l'appellation du moment.

Pour parfaire cette défense, il est prévu de construire d'abord des tranchées disposées en deux lignes, une première, la ligne avancée et une seconde, 3 à 4 kilomètres en arrière, la ligne principale. Avec ces tranchées, on prévoit de creuser un certain nombre d'abris permettant de protéger une partie des combattants des tirs d'artillerie et on tend devant les positions des nappes de fil de fer.

Un peu en arrière de la ligne principale, on va installer une centaine de batteries de canons de chacune 4 ou 6 pièces de 120 ou 155 mm. Pour la logistique des munitions, on va instal-



ler et aménager un réseau de voies ferrées (0,60 ou 0,50) destiné à desservir les sites. Au total, le périmètre défensif du camp retranché atteint près de 200 Km !

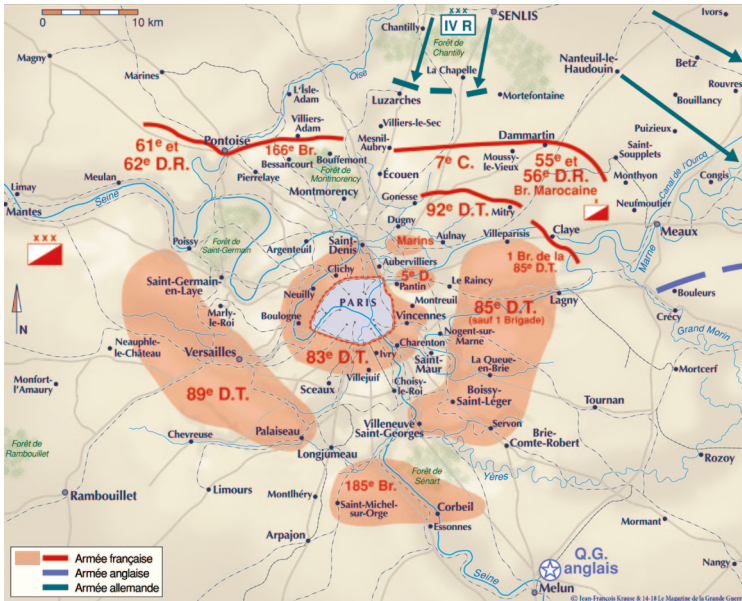
Chacune des régions fortifiées va être, divisée en secteurs : secteurs 1, 2, 3 dans la région nord, secteur 4 et 5 dans la région est, secteurs 6, 7 et 8 dans la région sud-ouest. Yerres et le Val d'Yerres se trouvent dans le secteur 5. On numérotera d'ailleurs les batteries d'artillerie par un groupe de 3 chiffres, le premier désignant le secteur, les deux suivants étant un simple numéro d'ordre.

Le général Michel dispose de quatre divisions territoriales d'infanterie de campagne : la 83<sup>e</sup> qui stationne dans Paris intra-muros et assure le service de place, la 86<sup>e</sup> au nord, la 85<sup>e</sup> à l'est (donc dans le Val d'Yerres), la 89<sup>e</sup> dans le sud-ouest et une brigade renforcée, la 185<sup>e</sup> qui occupe les intervalles. Les positions ne sont pas occupées en permanence ; elles sont simplement gardiennées et les troupes cantonnent dans les villages avoisinants. Lorsque la menace sur Paris s'éloignera on récupérera les hommes et les matériels pour les utiliser sur le front où on en avait grand besoin !

À partir de 1915-1916, on abandonnera la forme circulaire du camp retranché et on créera une région fortifiée. Les offensives allemandes de 1918, en se rapprochant de Paris, amèneront les responsables politiques et militaires à regrouper le front et le camp retranché en une organisation unique ; au total, à la fin de la guerre, on ne dénombre pas moins de neuf lignes de défense, pas toujours achevées, et qui avaient beaucoup souffert du manque d'entretien.



Les généraux Michel (à gauche) et Gallieni (à droite).  
(© Library of Congress)



Le Camp Retranché de Paris en septembre 1914 avec ses divisions (D) et brigades territoriales (© fonds privé)

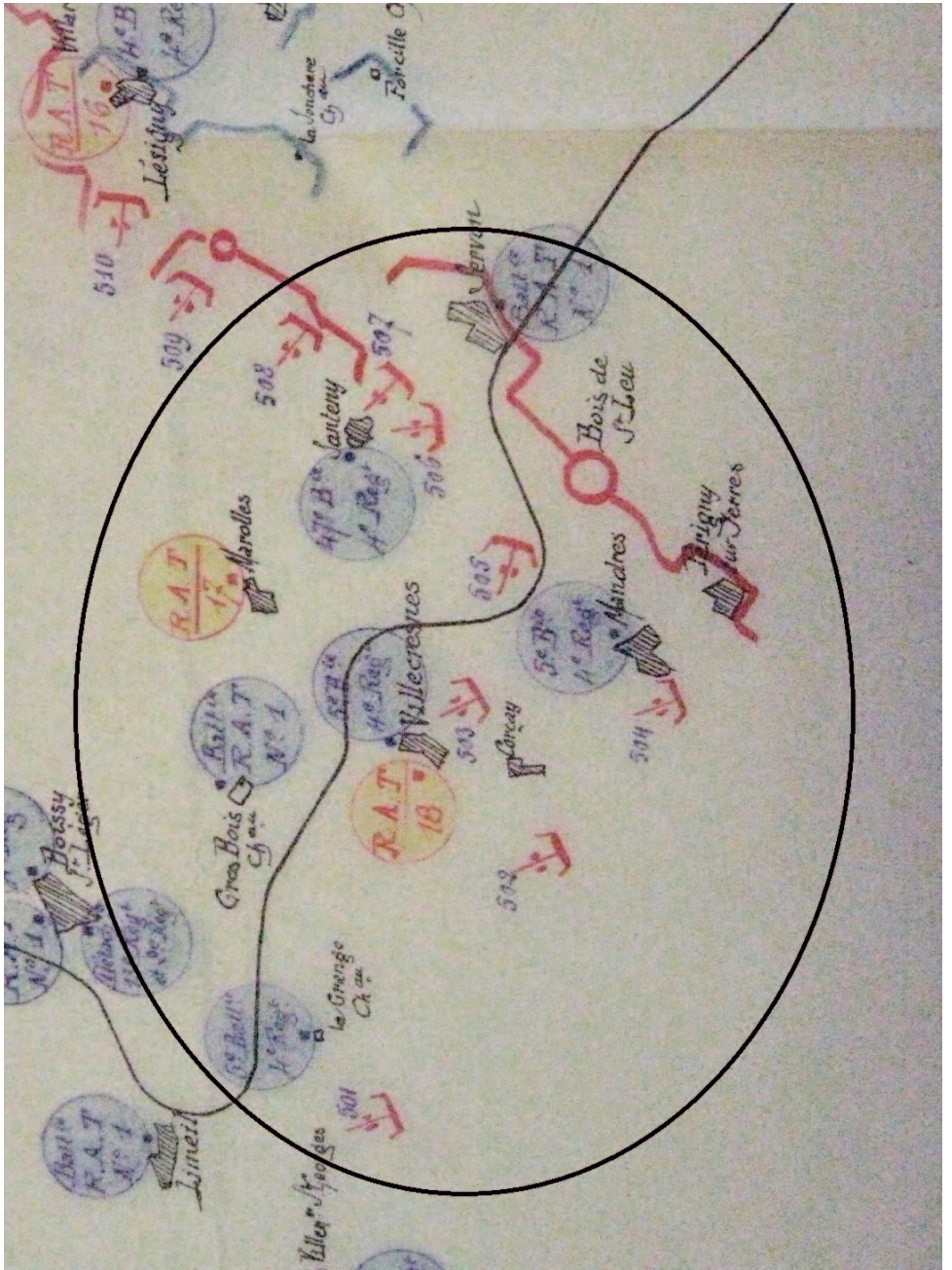


*"Popote" d'un régiment de territorial en 1914 (© SHD)*

Jusqu'à la mi-septembre, la température est clémente et le temps sec. Les officiers des états-majors des régiments font popote au milieu des champs.

Sur le croquis ci-après dans l'ovale, l'état-major du camp retranché a reporté le stationnement des unités et la position des batteries d'artillerie près de Yerres : batteries 501 sur le Mont Griffon, 502 à côté de l'Abbaye, 503 à Villecresnes (Cercay), 504 à Mandres. Dans les ronds bleus les unités d'artillerie qui arment les batteries (4<sup>e</sup> régiment d'artillerie et artillerie territoriale à Grosbois et La Grange); dans les ronds jaunes les unités d'infanterie de la réserve de l'armée territoriale (RAT à Villecresnes). La ligne de batteries remonte ensuite vers le nord-est. Les traces des batteries 502 et 503 ont disparu sous l'urbanisation. (© archives SHD)







*Les personnels de la batterie 501 du Mont Griffon. Elle comprenait quatre canons de 155 mm dont les emplacements sont encore parfaitement visibles (© cliché Mulard)*



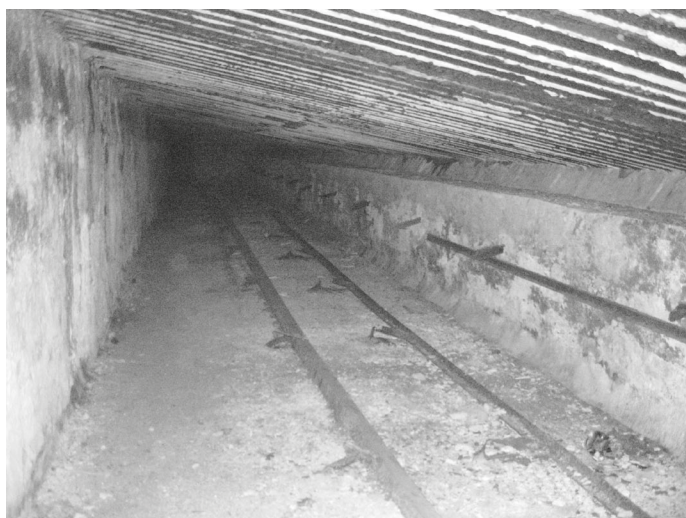
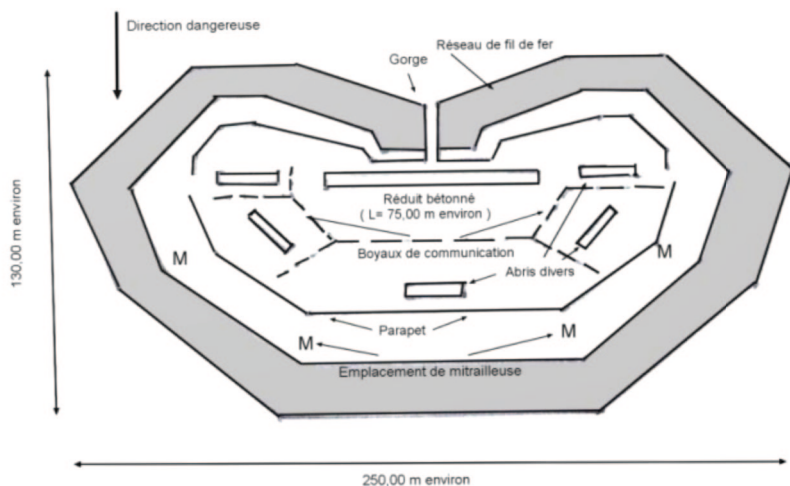
*Voie de 60 pour desservir les batteries et amener les munitions (©collection particulière)*



Les voies de 60 sont posées à même le sol, par exemple sur la RN 19 sur lesquelles circulent des trains tirés par de petites locomotives à vapeur.



*Carte des voies (hachures bleues) dans notre région et une locomotive devant le château de Grosbois (@ archives SHD et cliqué Mulard)*



*On a construit des points d'appui (image supérieure) au centre desquels se trouvait un réduit bétonné; ici celui du Poirier Saint Leu à côté de Servon qui subsiste aujourd'hui avec la pièce principale où se trouvaient des châlits (@collection particulière).*



*Sur cette photo, qui date d'août 1915, on voit des territoriaux de la 100<sup>e</sup> division territoriale creusant des tranchées à la périphérie de la forêt de Sénart dans les champs entourant Tigery. Les restes des tranchées sont encore bien visibles en forêt de Sénart (© archives BDIC)*

## **La bataille de Verdun et la bataille de la Somme**

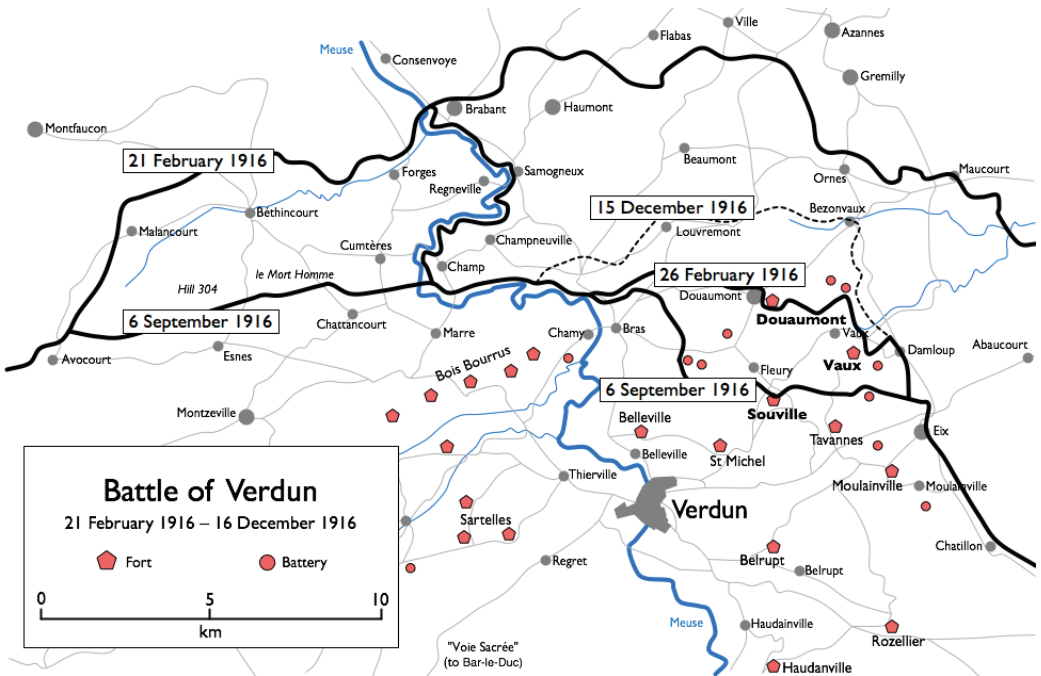
N'évoquons pas l'année 1915, non pas qu'il ne se soit rien passé, c'est l'année des "grignotages", opérations ainsi appelées par Joffre lui-même qui, sous ce nom, désignait toutes les offensives qu'il a lancées en Artois et en Champagne pour rompre le front ennemi. Il n'y est pas parvenu bien que les pertes françaises aient été cette année-là parmi les plus importantes de la guerre. Mais c'est en 1916 que deux grandes batailles se dérouleront qui resteront plus que les autres dans la mémoire collective, celle de Verdun et celle de La Somme.

### **Verdun**

Depuis la grande offensive de 1914, les Allemands sont restés sur la défensive sur le front ouest. En 1916, le général en chef de l'armée allemande, le général Falkenhayn, parvient à décider l'Empereur Guillaume II de lancer une offensive contre la France. Plusieurs zones sont envisagées et on retiendra Verdun qui présente un front en équerre favorable à l'assaillant. Encore aujourd'hui, on ne sait pas exactement quelles étaient les intentions allemandes, "saigner" l'armée française comme l'aurait dit Falkenhayn, ou réaliser cette rupture du front que chaque armée espérait réussir ?



L'attaque allemande démarre sur la rive droite de la Meuse le 21 février 1916 par de formidables tirs d'artillerie; les Allemands ont concentré 1 200 pièces dont les 2/3 sont composées de canons de gros calibre à tir rapide. Les défenses françaises sont submergées et le 23, les Allemands sont à quelques kilomètres de Verdun, le 26 rien ne semble pouvoir les arrêter. La bataille va durer 300 jours pendant lesquels presque toutes les divisions d'infanterie françaises vont combattre à Verdun. Le taux de pertes est tel que les unités doivent être relevées tous les deux ou trois jours.



*Champ de bataille de Verdun : en lignes noires les avancées extrêmes allemandes datées, en rouge les très nombreux forts de Verdun*  
 (© cliché Wikipedia)



Sous l'impulsion de nombreux chefs dont, le général Pétain qui lancera au mois d'avril sa fameuse proclamation : "Courage ! On les aura !", l'armée française tiendra malgré la perte de deux forts essentiels dans la ligne de défense : Douaumont et Vaux. On se battra sur les deux rives de la Meuse dans des lieux qui prendront l'allure de symboles : le Bois des Caures où tombera le colonel Driant, la côte 304, le Mort-Homme, le bois de la Caillette, Froideterre et bien d'autres dont les noms resteront inscrits sur les drapeaux des régiments.

Sous l'impulsion des généraux Nivelle et Mangin et l'épuisement des offensives allemandes consécutif aux attaques anglo-françaises sur le front de la Somme, les forts sont repris



puis les Allemands repoussés fin décembre 1916 presque sur leur ligne de départ. La bataille aura coûté 163.000 tués français et 260.000 blessés, 143.000 tués allemands et 236.000 blessés.

*Photographie aérienne du fort de Vaux prise le 25 novembre 1916. Le pilonnage incessant par les obus a estompé les reliefs et donné cet aspect au champ de bataille (© cliché BDIC)*



*Visage de la guerre ; un fusil-mitrailleur et ses servants dans un trou d'obus près du fort de Vaux (© cliché BDIC, novembre1916)*



*Une tranchée à Verdun dans les rares instants où les obus ne tombaient pas (© cliché internet)*



*La voie sacrée (© cliché BDIC avril 1916).*

La région de Verdun, pendant la guerre, n'est reliée au reste de la France que par un chemin de fer à voie étroite : "Le Meusien" et une route départementale à peine revêtue, les seuls à ne pas pouvoir être bombardés par l'ennemi. La relève des unités et les ravitaillements divers, notamment en munitions, ont nécessité d'utiliser massivement pour la première fois pendant la guerre les camions automobiles. L'entretien de la route, qui deviendra la fameuse "Voie sacrée", sous un trafic qui ne s'arrête jamais, demandera d'ouvrir des carrières sur les bas-côtés et de répandre les pierres extraites directement sous le bandage des roues qui, à l'époque, tient lieu de pneumatiques.

Il a été tiré 7 213 516 coups de canons à Verdun par 938 canons de 75 mm ! Il y avait 1 789 canons de tous calibres en batterie à la date de mai 1916 et le parc n'est jamais descen-

du au-dessous de 1500 pièces ! Verdun a été la première grande bataille d'artillerie du front de l'ouest avec le slogan apparu à l'époque : "l'artillerie conquiert, l'infanterie occupe".



*Spad à Souilly (© cliché BDIC)*

Pour la première fois l'aviation française commencera à prendre, sinon le dessus, au moins à faire arme égale avec l'aviation allemande ; ici une escadrille des nouveaux chasseurs SPAD à Souilly près de Verdun.

Verdun a été la dernière grande bataille gagnée par l'armée française seule. Toutes les autres ont été gagnées en coopération avec nos alliés.





*Une partie du champ de bataille de Verdun  
tel qu'il apparaît aujourd'hui (© cliché Wikipedia)*



## La bataille de la Somme

Fin 1915, le général Joffre avait réuni à Chantilly pendant trois jours les 6, 7 et 8 décembre 1915 les généraux des nations alliées : anglais, russes, italiens, etc. Pour convenir d'un plan d'opérations pour l'année 1916. On s'était mis d'accord sur le principe d'une offensive franco-anglaise en France, sur la Somme au printemps qui devait être concomitante avec une offensive russe contre les troupes germano-autrichiennes sur le front de l'Est. Le général Foch devait commander l'opération ; or la bataille de Verdun, qui n'avait pas été prévue, va, d'une part retarder l'offensive sur la Somme et d'autre part faire fondre les effectifs qui avaient été réservés pour cette opération. Les moyens qui auraient dû être fournis à parité par Français et Anglais seront surtout anglais. La France aurait dû engager 40 divisions, elle n'en aura que 12 disponibles ; au contraire les Anglais en engageront 24. Au total, les Alliés mettront en ligne presque 600 000 hommes. L'action commencera le 1<sup>er</sup> juillet 1916 et s'arrêtera le 18 novembre. Les pertes (tués et blessés) des belligérants s'élèveront à 400 000 Anglais, 220 000 Français, et un peu plus de 400 000 Allemands. Un million d'hommes sera tué ou blessé pendant ces 141 jours. Le résultat sera la création d'une poche dont les bords ont moins de 2 km de profondeur et la partie la plus profonde 12 km.

La journée du 1<sup>er</sup> juillet restera chez les Britanniques la pire de la guerre. La IV<sup>e</sup> armée perdra près de 60 000 hommes (dont 20 000 tués) partis à l'attaque de positions allemandes fortifiées. L'armée anglaise, en complète reconstitution, n'avait pas eu le temps d'amalgamer les anciennes troupes de

l'armée de métier, les nouvelles recrues issues des volontaires de la *Kitchener's Army* et les nouvelles forces venant du Commonwealth : Canadiens, Australiens, Néo-Zélandais, etc.

*Carte de la bataille de la Somme avec les lignes atteintes par les Alliés et les dates en rouge. Les Anglais sont au nord de la Somme et les Français au sud (@ cliché Wikipedia)*





*Les canadiens dans la boue de la Somme  
(© archives veterans.gc.ca)*

La boue de la Somme à l'automne 1916. Les pluies abondantes cette année là ont transformé les tranchées et les trous d'obus en lacs dans lesquels les soldats pataugent, boue qui rend difficile l'évacuation des blessés, les relèves, la montée du ravitaillement et la mise à poste des pièces d'artillerie.



*Soldats canadiens descendant des lignes  
(© archives veterans. gc. can)*

Pendant cette bataille de la Somme, les alliés vont mettre en service des armes nouvelles, essentiellement des chars d'assaut qu'on appelait "Tank", mot anglais qui signifie "réservoir" en français. En fait, c'est le nom de code qui avait été appliqué au projet. Il y a deux types de tank, un *male* armé d'un canon et un *female* armé de plusieurs mitrailleuses.

Le premier engagement de 49 tanks lors de la bataille de Flers-Courcelette le 15 septembre 1916 n'est pas un succès. Très peu fiables, les engins tombent en panne et sont détruits

par l'artillerie allemande. Parallèlement on emploiera beaucoup des deux côtés les obus à gaz et les lance-flammes.



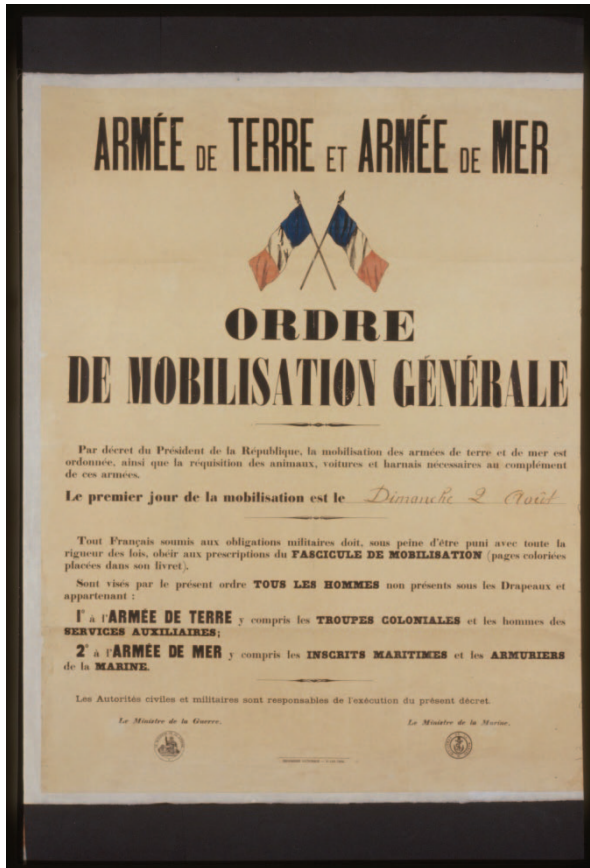
*Un premier char (male) anglais sur la Somme  
(© Library of Congress)*



*Un très jeune soldat allemand lors de la bataille de la Somme.  
(© Bundesarchiv)*



## La vie à Yerres pendant la guerre



*Affiche d'ordre de mobilisation (@Library of Congress)*

Les Yerrois ont appris la guerre par l'affiche de l'ordre de mobilisation, affiche blanche parce qu'officielle et placardée dans les endroits *ad hoc*, notamment les mairies. Chaque mobilisable a un fascicule de mobilisation qui lui précise le



animaux et du matériel. Un procès-verbal était établi et le Maire devait veiller à ce que chacun puisse répondre à tout avis de réquisition dans les moindres délais sous peine de sanction.



*Inspection et réquisition des chevaux rue de Paris (actuelle rue Charles De Gaulle) et à proximité de la Mairie de l'époque (la Poste actuelle) en 1914 (© cliché Mulard).*

Au fil du temps, pendant l'année 1915, Yerres perd le peu de personnels militaires qui arment les batteries entourant le village ; les besoins du front «aspirent» les territoriaux et il ne restera le plus souvent qu'un simple gardiennage - quand il existera - des sites.

### **Les soins aux blessés**

Par contre Yerres va vivre, comme les autres communes françaises, au rythme des événements de la guerre. Un de ces événements sera l'accueil des blessés convalescents demandant des traitements lourds pour l'époque et dont le retour à la santé est long et demande beaucoup de soins. C'est ainsi que le château de La Grange va abriter l'hôpital auxiliaire 223 et on verra évoquer sur les images certains aspects de la vie

de ces souvent grands blessés qui sont logés et soignés dans les pièces du château transformées plus ou moins sommairement en salles d'hôpital.



*Infirmières et blessés devant le château et salon transformé en salle d'hôpital (© clichés Mulard)*







*Sur ce cliché, on aperçoit un tirailleur annamite (assis à droite) et un scout (assis à gauche) qui venait donner un coup de main au personnel soignant (© clichés Mulard)*

En 1870, le château avait déjà abrité ce qu'on appelait une ambulance transformée en «lazaret» allemand où on avait aussi soigné quelques blessés français.

### **Les festivités**

Comme on peut l'imaginer elles ne sont pas très nombreuses, l'ambiance n'y est évidemment pas, mais on va organiser des manifestations : kermesse, concert, etc. au profit des blessés et c'est ainsi que l'Association des Dames françaises qui s'occupe des blessés convalescents va organiser une kermesse au Château de La Grange le 5 septembre 1915. Il y en aura une autre en 1916. Rien n'y manquera : autorités, troupes, remise de décorations et naturellement spectacle patriotique avec envoi d'une Marseillaise qui, dans ces circonstances, ne peut être que vibrante !





*Clichés d'une manifestation qui s'est déroulée probablement en 1916. De haut en bas : "l'avenue des poilus" (actuelle rue Gourgaud), les autorités, les blessés, la remise de décorations, la Marseillaise (© clichés Mulard).*





D'autres établissements ouvriront leurs portes à Yerres, un notamment destiné à soigner les soldats tuberculeux, maladie encore fréquente et grave à cette époque. Le Château de la Fontaine Budé, propriété de MM Gossiôme, a été acheté en 1917 par l'oeuvre des "Tuberculeux de la Guerre" qui y installa conjointement avec *l'American Red Cross* un sanatorium.

Au moins une infirmière américaine : Mary C. Ewing, assistante sociale et aide-soignante de nationalité américaine, organisera le sanatorium d'Yerres. Elle séjournera à Yerres pour installer le nouvel hôpital conjointement avec ses consœurs françaises ; dès son ouverture, le nouvel hôpital accueillera environ 80 malades, la plupart civils français et quelques américains. Il gardera sa fonction de sanatorium à partir de 1919 au sein du département de la Seine. Puis, le 21 juin 1919, il sera cédé par les deux œuvres au département de la

Seine ; il conservera sa fonction de sanatorium jusqu'après la Seconde Guerre mondiale.



*Le Château de la Fontaine Budé transformé en sanatorium par l'oeuvre des « Tuberculeux de la Guerre » et la Croix rouge Américaine (© collection particulière)*

Lettre (traduite de l'anglais) de Mary C. Ewing. (*The Work of the American Red Cross during the War; Finances and Accomplishments*, p. 64) :

« Dans cet hôpital, nous avons réuni une équipe de 10 infirmières françaises, le but premier étant d'en faire un établissement aussi semblable aux hôpitaux français que possible. Tous nos patients sont Français, à l'exception de quelques soldats américains. L'hôpital a ouvert à la mi-janvier, mais comme dès le 12 décembre, je me suis trouvée la seule américaine présente, on peut considérer que j'ai participé à son équipement et à l'élaboration de son fonctionnement. »



## **Le quotidien**

La vie des communes se reflète surtout dans les lettres des particuliers et la presse. Yerres pendant toute la guerre ne va pas vivre de grands événements ou tout au moins aucun n'est révélé par nos sources. Comme toutes les communes elle connaîtra le rationnement ou les restrictions des produits alimentaires, mais aussi du charbon. Les habitants seront invités à contribuer à l'effort de guerre, ainsi de la "Journée du 75" qui durera...toute l'année 1915 qui est une "Oeuvre du soldat au front" et qui n'a rien à voir avec le 75 en tant que tel.

Le seul événement qui défraie un peu la chronique au début de la guerre est la mise sous séquestre d'une maison appartenant à un citoyen suisse allemand, tailleur de son état, un certain M. Weilher qui sera ultérieurement interné. On recensera à Yerres un seul insoumis, un employé communal, c'est-à-dire un mobilisable qui n'a pas rejoint son corps. La gendarmerie dressera quelques PV concernant des infractions à la réglementation sur le ravitaillement, dans le cas présent l'accaparement de sucre et de charbon, mais aussi constatera des vols de matériels ou à l'intérieur des maisons. Les jours sont scandés par les télégrammes annonçant les mauvaises nouvelles, les noms des tués ou des blessés, mais aussi ceux des prisonniers. La grande fuite de l'année 1870 ne semble pas s'être reproduite et seul le départ d'un couple d'habitants est signalé.

On trouve dans la presse, en l'occurrence *l'Abeille de Seine-et-Oise* pour les arrondissements de Corbeil et d'Etampes, chaque semaine, la liste des pertes communiquée par les communes. Le correspondant du journal pour notre village ne



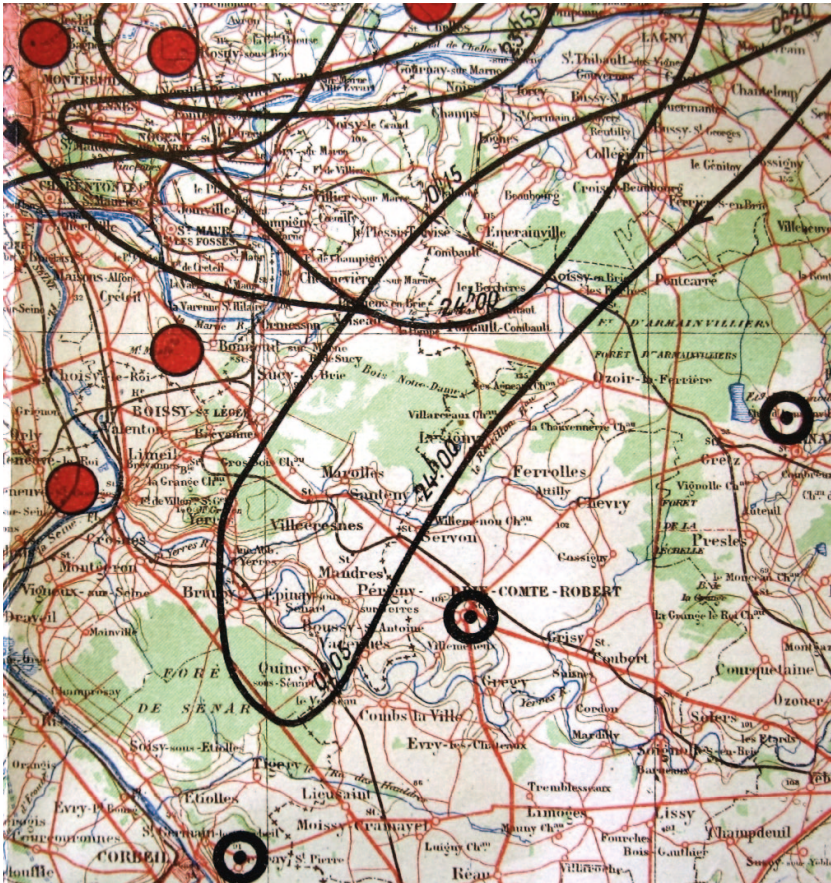
se montre pas très actif et le nom de Yerres ne revient pas aussi souvent que la liste des tués figurant sur le monument aux morts le laisserait supposer. Le journal ne manque pas non plus de rapporter les actions d'éclat ou l'attribution des décorations, notamment de la croix de guerre à partir de 1915 ; là encore une grande sobriété en ce qui concerne Yerres.

Censure oblige, les Yerrois sont peu informés de la guerre ou, s'ils le sont, c'est avec retard, mais l'exaltation du soldat français atteint parfois des sommets ainsi cet article du 1<sup>er</sup> août 1915 consacré aux permissionnaires : «les héros qui étaient hier encore en pleine fournaise et qui demain se retrouveront au plus fort de la mêlée, sont dans une forme admirable, bronzés par le grand air, musclés et souples» ou encore celui-ci qui définit ainsi le «poilu» : "c'est un gaillard qui ignore le 77, qui appelle le 105 des frelons, qui lève à peine la tête pour un 150 et qui daigne faire attention à un 220". On a rarement fait mieux dans la bêtise ! La presse publie périodiquement des lettres de soldat au front toutes choisies (ou fabriquées ?) pour l'exaltation patriotique qu'elles expriment. Le «bourrage de crânes», que ces poilus reprocheront tant dans les années suivantes aux hommes politiques, est bien à l'œuvre.

### **Les raids aériens**

Au début de l'année 1918, les Allemands conjointement avec les offensives au sol qui marqueront l'année 1918, lanceront sur Paris des raids aériens effectués par les premiers avions multi moteurs de l'époque ; les *Gothas*. Un témoignage de 1924 (manuscrit inédit de M. Dubois-Corneau) semble attester le passage d'avions au-dessus de Yerres et de ses environs

en mai 1918 en signalant "le tir de barrage des Dogues tapis au Griffon" et d'ajouter que "des petits éclats retombaient sur le toit des maisons". C'est, en effet, en mai 1918 que des avions allemands, arrivant par la vallée de la Marne pour contourner Paris par l'ouest, ont survolé et bombardé - Corbeil par exemple - sans beaucoup de dommages la région.



*En trait noir continu survol de Yerres par un Gotha dans la nuit du 22 au 23 mai 1918 vers 0 h 10. Les ronds rouges désignent les batteries et les ronds noirs pointés les postes de guet (© archives SHD)*

En fait, après le départ vers la fin 1915 de la batterie du Mont Griffon, assez curieusement, aucune archive militaire n'atteste l'installation de canons antiaériens à cet emplacement qui avait pourtant fait l'objet de reconnaissance en 1913. Par contre, l'existence de batteries à Juvisy, Mont-Mesly (à côté de Créteil) et Ablon est avérée. Ces canons de 75 mm tiraient sur les avions qui volaient à environ 4 000 m d'altitude avec des obus dont l'explosion, réglée pour se déclencher à cette hauteur, projetait plusieurs milliers d'éclats à plusieurs kilomètres des pièces ; c'est certainement ce phénomène qui a valu à nos concitoyens de voir leur toits arrosés d'éclats et c'est ce qui explique probablement la confusion.

## Quelques Yerrois

Nous vous présentons deux Yerrois aux deux extrémités de la hiérarchie militaire.



D'abord le général Louis Alfred Poindron. Il est né le 4 juin 1867 dans une famille modeste à Paris où il va passer son adolescence. Très bon élève, il prépare le concours d'entrée à l'École polytechnique en 1887 et, boursier, il rentre à l'école le 18 octobre 1887. Nommé sous-lieutenant, il va passer, comme tous ses camarades deux années à

l'École d'Application de l'Artillerie et du Génie à Fontainebleau où il va apprendre son métier de sapeur. En 1897, il se présente au concours de l'École Supérieure de Guerre (ESG) et est reçu du premier coup ; il en sort 1<sup>er</sup> deux années plus tard, breveté d'état-major.

Son classement de sortie de l'ESG et ses notes en font un candidat de choix pour les états-majors. En avril 1904, il est muté au 3<sup>e</sup> bureau de l'État-Major de l'Armée (EMA). La guerre venue, au Grand Quartier Général, il va diriger le 1<sup>er</sup> bureau où il s'occupera surtout de personnel et de matériel,

puis il deviendra deuxième aide-major général (c'est-à-dire un des adjoints du chef d'état-major) à partir de janvier 1916 jusqu'en avril 1918. Il sera nommé général de brigade à titre temporaire le 27 août 1917 et à titre définitif le 18 avril 1918.

Le général Poindron était devenu Yerrois par sa belle famille Landron, qui possédait une propriété à la limite Yerres-Crosne appelée « Les Terrasses ». Il décédera à Paris le 29 juin 1946, mais sera inhumé à Yerres avec les deux frères de son épouse, dont l'un, Jacques Maurice, « aviateur », est mort pour la France en combat aérien en 1916 (cliché archives familiales).

Tous les Yerrois n'étaient pas généraux et la majorité d'entre eux a fait son devoir de façon beaucoup plus anonyme.



Ainsi Félix Louis Bartlet, né à Yerres le 16 avril 1898, célibataire, maréchal ferrant à Yerres, s'est engagé le 14 janvier 1917 (il n'a donc pas encore 19 ans!). Il ne reviendra qu'en 1921 après avoir fait la campagne de France, puis celle du Levant (Syrie-Cilicie) dont il portera la médaille commémorative.



## La fin de la guerre, le monument aux morts



*Photographies du premier quatorze juillet d'après-guerre, celui de 1919 (© cliché Gossiôme).*



Il y eût 36 000 monuments aux morts élevés en France après la guerre. Malgré des subventions accordées par l'État, l'essentiel de la dépense a été couvert par des souscriptions publiques dans les communes ; ce fut le cas à Yerres.

La décision d'ériger un monument commémoratif dédié aux morts de la Grande Guerre fut prise lors de la séance du Conseil Municipal du 16 août 1919. Le plan du monument a été dressé par l'architecte L. Rieger et sa construction réalisée par l'entrepreneur C. Chalon. Le Conseil Municipal avait décidé de confier sa construction à un entrepreneur yerrois mais, contrairement à cette décision, il fut réalisé par un entrepreneur de Montgeron. Ce fait entraîna une vive polémique entre l'entrepreneur yerrois et les membres du Conseil municipal. Il fut édifié sur l'emplacement de l'ancien cimetière, à côté de l'église Saint-Honest. Un comité de propagande a été chargé de recueillir les souscriptions pour l'érection du monument. La première pierre fut posée le 2 novembre 1919 par M. Labranche, adjoint faisant fonction de Maire, M. Monnet étant décédé en cours de mandat.

Le 3 août 1919, le procès-verbal du tableau d'honneur des habitants de la commune « MORTS POUR LA FRANCE » fut déposé aux archives municipales. Le monument fut inauguré le 14 août 1921 par le nouveau Maire de Yerres, M. Benoiston, en présence de nombreuses personnalités. La veille, le Conseil municipal avait décidé d'acheter un drapeau tricolore, mortuaire, « Pour les Poilus ramenés du Front ». La Place du Taillis a été rebaptisée Place du 11 novembre, le 14 décembre 1968.

Initialement, et selon les termes de la loi, ne devaient figurer sur les monuments aux morts que les noms des soldats « Morts pour la France », par ordre alphabétique et sans distinction de grade, les noms de l'architecte et de l'entrepreneur. Malgré ces recommandations officielles, le

Monument aux morts d'Yerres témoigne encore aujourd'hui de plusieurs anomalies. Les noms des officiers et sous-officiers apparaissent en premier et dans l'ordre décroissant de grades, mais l'ordre alphabétique a été respecté pour les hommes du rang. Les noms des maires qui ont posé la première pierre, M. Labranche, et procédé à son inauguration, M. Benoiston, figurent sur le monument en caractères plus importants que ceux en l'honneur desquels le monument a été érigé !



*Monument aux morts d'Yerres lors de son inauguration  
(© cliché Gossiôme)*

Pour différentes raisons la liste des tués à inscrire sur le monument n'a pas été facile à établir et ce n'est qu'après un vote, un peu laborieux, que la liste des « Morts pour la France » a été arrêtée.

## Liste des "Morts pour la France" inscrits sur le monument

ALLANT René Ernest (21.8.1896-14.9.1916) né à Auxerre (89)  
ALTERO Marcel Emile (03.06.1885-19.07.1917) né à Yerres (91)  
BAUDIER Henri Adrien (05.12.1886-29.12.1915) né à Milly-la-Forêt (91)  
BERTHIER André François Léon (18.05.1892-31.08.1914) né à Yerres (91)  
BERTHIER Auguste (11.09.1896-07.10.1916) né à Paris 5e  
BERTRAND Albert Paul (13.01.1882-04.03.1916) né à Paris 4e  
BLAZY Robert Marie Henri (10.11.1896-21.04.1917) né à Yerres (91)  
BOISSIERE Jean  
BOULLAY Emile Léon Désiré (14.07.1881-06.04.1918) né à Manou (28)  
BOUYGE André Raymond (01.08.1895-09.06.1918) né à Villeneuve-St-Georges (94)  
CAPITAIN Edme Gustave (26.10.1885-06.05.1915) né à Vic-de-Chassenay (21)  
CARTEREAU Georges (23.10.1887-31.10.1914) né à Yerres (91)  
CARTIER Raymond Joseph Emilien (26.02.1880-30.09.1914) Saint Désir (14)  
CATEL René Charles (01.04.1896-16.11.1916) né à Paris 14e  
CHATEAU Marcel Eugène (30.08.1892-10.05.1915) né à Paris 1er  
COLLET Paul Arthur (24.09.1887-05.12.1915) né à Brunoy (91)  
COPLEUTRE Albert Emile (01.11.1885-14.09.1918) né à Trizay-Coutretot-Saint-Serge (28)  
COUESNON Louis Noël (25.12.1878-21.10.1915) né à Bussières (77)  
COURTOIS Stanislas Emile (26.10.1889-05.05.1917) né à Saint-Gebert (02)  
DAGEE Maurice Louis Georges (12.03.1885-14.12.1916) né à Yerres (91)  
DE COQUEREAUMONT Marie Joseph (16.04.1883-26.06.1915) né à Bordeaux (33)  
DEGARNE Marie Joseph (04.04.1877-23.10.1918) né à Yerres (91)  
DEGARNE Virgile Julien (21.10.1888-27.09.1916) né à Yerres (91)  
DELAROCHE Henri Marie Georges (09.06.1872-18.12.1917) né à Brunoy (91)  
DEVINAT Emile Charles Alphonse (04.09.1889-09.08.1918) né à Yerres (91)  
DUMOLARD Marcel Alphonse (16.04.1896-14.10.1915) né à Yerres (91)  
DUPEZ Emile (13.08.1880-17.02.1915) né à Yerres (91)  
ESCHGER Marcel  
FLORENS Charles (20.11.1875-25.07.1918) né à Draveil (91)  
FONCE Jules Amilca (15.03.1896-27.09.1918) né à Paris  
GALL Lucien (18.04.1887-08.02.1915) né à Gagny (93)  
GENOU Jean Charles (06.10.1889-10.10.1914) né à Yerres (91)  
GEORGES Léon Julien (16.06.1893-03.03.1916) né à Yerres (91)  
GORSE Louis Eugène (02.11.1894-28.02.1917) né à Pontailler-sur-Saône (21)

GOUILLON Camille Léon Maurice (08.05.1886-22.08.1914) né à Sandillon (45)  
 GRIGNY Maurice René Désiré (09.12.1892-20.03.1917) né à Yerres (91)  
 GUILLE Augustin Eugène Louis (03.07.1877-29.06.1916) né à Bièvres (Belgique)  
 JACQUINOT Albert Victor (20.07.1894-16.07.1915) né à Yerres (91)  
 JAILLET Henri  
 JOURDAIN Marcel Joseph (06.02.1897-16.04.1917) né à Gien (Loiret) (45)  
 JOUSSELIN Georges (21.12.1887-07.04.1916) né à Paris  
 LANDRON Jacques Maurice (29.07.1888-05.01.1916) né à Paris 8e  
 LANGEVIN Raymond Henry (09.02.1889-08.07.1916) né à Houdan (78)  
 LEBRUMAN Maurice (30.12.1894-06.09.1916) né à Yerres (91)  
 LE CHEVALIER Louis Joseph Marie (30.03.1894-17.06.1915) né à Paris 11e  
 LETURMY Henri Victor (08.03.1883-27.11.1914) né à Louplande (72)  
 LHEUR Jules Octave (26.04.1879-02.08.1918) né à Chamigny (77)  
 MANSO Jean  
 MENU Georges (15.12.1896-01.11.1916) né à Soignolles (77)  
 MILLET Gabriel Joseph (10.03.1896-06.11.1916) au Châtelet-en-Brie (77)  
 NEFF V.  
 NEVEU Victor (18.06.1889-28.12.1914) né à Noiseau (94)  
 NOEL Raymond Jean-Marie (08.05.1895-13.09.1918) né à Paris 1er  
 PATRON Lucien Gabriel (07.01.1882-30.09.1915) né à Yerres (91)  
 PATRON Marcel Charles (23.04.1892-11.06.1915) né à Yerres (91)  
 PERIN Georges Auguste (08.03.1890-29.07.1918) né à Yerres (91)  
 PERREAU Alexandre (12.08.1877-17.06.1915) né à Donzy (58)  
 PICHOT Joseph Henri (31.10.1896-21.08.1916) né à Yerres (91)  
 PINON Georges  
 PIOT Julien  
 PIRIOU Jean-Marie (15.07.1894-08.07.1915) né à Bourg-Blanc (29)  
 POMMIER Paul Ernest (14.01.1895-24.07.1916) né à Héricy (77)  
 PONS Marcel Antonin (14.11.1886-23.10.1917) né à Paris 8e  
 POTTIER Henri Gaston (05.05.1879-23.10.1917) né à Magny-le-Hongre (77)  
 POUPINEL Jean Charles Henri (27.11.1882-08.04.1918) né à Versailles (78)  
 PROUST Pierre Ludovic (09.10.1884-10.12.1916) né à Cheverny (41)  
 RENVOISE Alexandre Achille (09.09.1896-12.09.1916) né à Yerres (91)  
 ROGE André Jean (17.09.1892-09.05.1915) né à Reims (51)  
 ROLLIN Charles (05.07.1893-13.07.1918) né à Yerres (91)  
 ROUSSELLE Alexandre Ernest (12.12.1889-05.08.1916) né à Yerres (91)  
 SERVAIS Maurice Gustave (01.05.1895-17.04.1917) né à Balagny-sur-Thérain (60)  
 TOURNEFIER Léon  
 VIBERT Henri Joseph Emile (02.08.1884-28.09.1917) né à Mont-sur-Monnet (39)



La liste des « Morts pour la France » inscrits sur le monument communal a été actualisée en mars 2016 en fonction des informations communiquées par plusieurs familles lors de l'exposition et les recherches entreprises qui se poursuivent encore.

